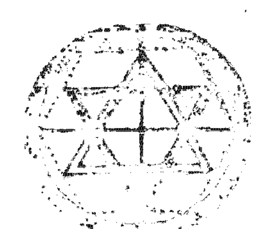
# L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

**PAPUS**

64me VOLUME. — 17me ANNÉE

## SOMMAIRE DU N° 11 (Août 1904)



**Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50**

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

**LIBRAIRIE INITIATIQUE**

# PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

**Dans la Science**, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

**Dans la Religion**, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

**Dans la Philosophie**, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

**Au point de vue social**, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

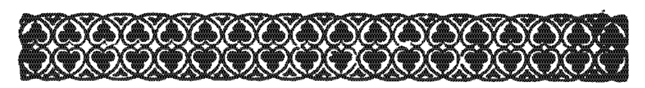
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* parait régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolumen



# PARTIE EXOTÉRIQUE

## POUR VOIR L'INVISIBLE !

Les quelques lignes que nos lecteurs trouvent chaque mois à cette place sont destinées à leur soumettre quelques enseignements faciles bien que strictement rattachés à la tradition.

La division de la revue en trois parties permet aussi à chaque étudiant de trouver des sujets en rapport avec ses connaissances. Parmi les questions qui intéressent le plus les débutants, on peut citer sans crainte de se tromper, la clairvoyance. Voir L'INVISIBLE le plus tôt possible ! tel est le désir de presque tous ceux qu'attire l'occulte. D'une façon générale, cela ne peut pas se faire si facilement que l'imagine un enthousiaste néophyte. Cependant, et en restant dans les limites imposées, je vais citer trois petits exercices, sans danger, que les personnes sensitives pourront essayer *avec modération :*

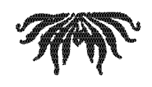
1° S'habituer à voir différents objets : aimants, fleurs, cristaux, etc., dans l'obscurité la plus complète possible ;

2° Construire un ovale de carton blanc que l'on noircira au crayon Conté et le regarder deux minutes à la lueur d'une petite lampe, tous les soirs ou tous les

deux soirs. On verra d'abord des lueurs, puis des formes. Ne pas rechercher pour l'instant la théorie de ce phénomène.

3° Prendre le soir, étant couché, dans l'obscurité une dizaine de lettres, en placer une au hasard sur le front ou à la nuque et noter les impressions. Si on pense par exemple à un pays de montagne et que la lettre ait été écrite dans une telle région, ce sera un commencement de voyance. Si on sent de la fatigue, se reposer plusieurs jours. Ne faire du reste ces expériences qu'en bonne santé et modérément. En suivant ces conseils, les débutants pourront sans danger commencer à développer en eux certaines facultés précieuses.

G. PHANEG.





## PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

*Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.*

---

# PROPHÉTIES !

Dans les moments de trouble social ou à l'approche de changements collectifs, on aime à évoquer les prophéties et à rechercher des concordances à leur sujet.

La prophétie résulte de la perception par un voyant d'un cliché de l'invisible. Comme chaque cliché est transformable soit par la volonté divine, soit par l'intervention de prières humaines, il peut arriver des modifications profondes à un cliché perçu depuis longtemps.

A ceux qui doutent de la possibilité de ces visions réalisables à longue échéance, nous signalerons, dans les œuvres imprimées vers 1590 ou 1600 de Nostradamus, l'annonce de la Révolution française pour 1792, faite dans le discours en prose au roi Henri d'Angleterre. Nostradamus dit textuellenent : « En dix-sept cent nonante-deux les Français détruiront la royauté et persécuteront l'Église. » Depuis, nous avons eu la fameuse prophétie de Cazotte, qui a été considérée par quelques-uns comme produite après coup, mais qui a été, à notre avis, parfaitement dite bien

avant le temps de son accomplissement, car Cazotte, un des plus éminents Martinistes de l'époque, possédait de remarquables facultés de vision astrale.

Enfin il y a les multiples prophéties modernes sur les « Grands Événements ».

A la demande de plusieurs de nos lecteurs, nous donnons aujourd'hui la prophétie de Cazotte et un extrait résumé des autres.

PAPUS.

---

# PROPHÉTIE DE CAZOTTE EN 1788

*Rapportée par Laharpe dans ses œuvres posthumes et citée dans Feller, « Dictionnaire historique ».*

---

Cazotte, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, monta sur l'échafaud avec le calme et le courage d'un héros chrétien, et dit d'une voix forte à la multitude : « Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et au roi. »

Cazotte fut le Daniel d'un nouveau festin de Balthazar. Tous ceux qui savent l'histoire de notre première révolution reconnaîtront que cette prédiction s'est accomplie à la lettre, sur tous les membres de ce fameux banquet académique et philosophique. Voici textuellement la fameuse prophétie de Cazotte :

« Il me semble, *dit Laharpe*, que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie,

grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état, gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc. On avait fait grande chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton; on en était venu alors dans le monde au point où tout est permis pour faire rire. *Champfort* nous avait lu de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté, sans avoir même recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion : l'un citait une tirade de la *Pucelle*; l'autre rappelait ces vers *philosophiques* de Diderot :

> Et des boyaux du dernier prêtre
> Serrez le cou du dernier roi.

Et d'applaudir. Un troisième se lève, et, tenant son verre plein : « Oui, messieurs, s'écrie-t-il, je suis aussi *sûr qu'il n'y a pas de Dieu*, que je suis sûr qu'Homère est un sot; » et, en effet, il était sûr de l'un comme de l'autre; et l'on avait parlé d'Homère et de Dieu; et il y avait là des convives qui avaient dit du bien de l'un et de l'autre.

« La conversation devient plus sérieuse ; on se répand en admiration sur la *révolution qu'avait faite Voltaire*, et l'on convient que c'est là le premier titre de sa gloire. « Il a donné le ton à son siècle et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon. » Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant :

*« Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre. » On conclut que la révolution ne tardera pas à se consommer* ; qu'il faut absolument que la *superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie* ; et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque et quels seront ceux de la société qui verront *le règne de la raison*. Les plus vieux se plaignent de ne pouvoir s'en flatter; les jeunes se réjouissent d'en avoir une espérance très vraisemblable ; et *l'on félicitait surtout l'Académie d'avoir préparé le grand œuvre* et d'avoir été le chef-lieu, le centre, *le mobile de la liberté de penser*.

« Un seul des convives n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme; c'était *Cazotte*, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des *illuminés*. Son héroïsme l'a depuis rendu à jamais illustre.

« Il prend la parole, et, du ton le plus sérieux : « Messieurs, dit-il, soyez satisfaits; vous verrez tous *cette grande et sublime révolution* que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète, je vous répète, *vous la verrez*. » On lui répond par le refrain connu : *« Faut pas être grand sorcier pour ça. »* Soit, mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de cette *révolution*, ce qui en arrivera pour vous, tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue ?

« — Ah ! voyons, dit Condorcet avec son air sournois et niais ; un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète. — *Vous, monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot ;* vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau ; du poison que le bonheur de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. »

« Grand étonnement d'abord ; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle : « Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amoureux* ; mais quel diable vous a mis dans la tête ce *cachot*, ce *poison* et ces *bourreaux* ? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec *la philosophie et le règne de la raison* ? — C'est précisément ce que je vous dis ; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté : c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien le règne de la raison ; car alors *elle aura des temples*, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des *temples de la Raison*.

« — Par ma foi, dit Champfort avec le rire du sarcasme, vous ne seriez pas un des prêtres de ces temples-là ? — Je l'espère ; mais vous, *monsieur de Champfort*, qui en serez un, et très digne de l'être, *vous vous couperez les veines* de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. » On se regarde et on rit encore. « *Vous, monsieur Vicq d'Azyr*, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même ; mais, après vous les avoir fait

ouvrir six fois dans un jour, après un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, vous mourrez dans la nuit. *Vous, monsieur de Nicolaï*, vous mourrez sur l'échafaud; *vous, monsieur Bailly*, sur l'échafaud; *vous, monsieur de Malesherbes*, sur l'échafaud... — Ah! Dieu soit béni! dit Roucher, il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie; il vient d'en faire une terrible exécution; et moi, grâce au ciel... — Vous! vous mourrez aussi sur l'échafaud. — Oh? c'est une gageure, s'écrie-t-on de toutes parts, il a juré de tout exterminer. — Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré. — Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares? Encore?... — Point du tout, je vous l'ai dit : vous serez alors gouvernés par la seule *philosophie*, par la seule *raison*. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des *philosophes*, auront à tout moment dans la bouche toutes les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot et de la *Pucelle*... » On se disait à l'oreille : « Vous voyez bien qu'*il est fou* (car il gardait le plus grand sérieux). Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante? Et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries. » — Oui, reprit Champfort, mais son merveilleux n'est pas gai ; il est trop patibulaire ; et quand tout cela arrivera-t-il ? — *Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli*...

« Voilà bien des miracles (*et cette fois c'était moi-même qui parlais*), et vous ne m'y mettez pour rien? — Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi

extraordinaire : vous serez alors chrétien. » Grandes exclamations. « Ah! reprit Champfort, je suis rassuré; si nous devons périr que quand Laharpe sera chrétien, nous sommes immortels. »

« — Pour ça, dit alors Mme la duchesse de Grammont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les *révolutions*. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu; mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous et à notre sexe... — *Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas cette fois;* et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées comme les hommes, sans aucune différence quelconque. — Mais qu'est-ce que vous nous dites donc là, monsieur Cazotte? C'est la fin du monde que vous nous prêchez. — Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, *vous serez conduite à l'échafaud*, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau, et les mains liées derrière le dos. — Ah! j'espère que dans ce cas-là, j'aurai du moins un carrosse drapé de noir. — Non, madame, de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette, et les mains liées comme vous. — De plus grandes dames! quoi! *les princesses du sang? — De plus grandes dames encore...* » Ici un mouvement très sensible dans toute la compagnie; et la figure du maître se rembrunit On commençait à trouver que la plaisanterie était forte. Mme de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse et se contenta de dire, du ton le plus léger : « *Vous verrez qu'il ne me*

*laissera pas seulement un confesseur. — Non, madame, vous n'en aurez pas, ni personne. Le dernier supplicié qui en aura un par grâce sera...* »

« Il s'arrêta un moment. « Eh bien ! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative? — C'est la seule qui lui restera : et ce *sera le roi de France.* »

« Le maître de la maison se leva brusquement, et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte, et lui dit, avec un ton pénétré : « Mon cher monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre; vous la poussez trop loin et jusqu'à compromettre la société où vous êtes, et vous-même. » Cazotte ne répondit rien, et se disposait à se retirer, quand Mme de Grammont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui : « Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, *vous ne nous dites rien de la vôtre.* » Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés : « Madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem, dans *Josèphe* ? — Oh ! sans doute ; qui est-ce qui n'a pas lu ça? mais faites comme si je ne l'avais pas lu. — Eh bien, madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : « *Malheur à Jérusalem* ! *Malheur à moi-même* ! » et dans le moment une pierre énorme, lancée par les machines ennemies, l'atteignit et le mit en pièces. »

« Et après cette réponse, M. Cazotte fit sa révérence et sortit. »

---

## RÉSUMÉ ET CONCORDANCE (1)

En résumé, *le grand fléau* arrivera certainement ; toutes les prophéties l'annoncent. Mais on ne peut fixer la date précise, quoiqu'il doive être assez proche... On sait seulement que tout sera fini pour un *Avent* et que la fête de *Notre-Dame des Septs Douleurs* (3e dimanche de septembre) se trouvera dans la période des grands malheurs. Le grand fléau sera terrible, instantané, étendra son action sur le monde entier.

On en sera proche lorsque l'Angleterre commencera à s'ébranler, lorsque les *prières publiques* cesseront, entre moissons et vendanges, après une année de mauvaises récoltes, dans une année de récoltes abondantes, quand les méchants auront répandu une grande quantité de mauvais livres, quand on verra des phénomènes extraordinaires dans le ciel et dans toute la nature. Un grand personnage *se convertira* à Paris. La mort d'un autre grand personnage *sera cachée* trois jours. *Le nombre des vrais légitimistes sera alors si petit qu'on les comptera.*

Faisons maintenant, avec M. le chanoine Chabeauty, dans son ouvrage *Les Prophéties vengées*, une espèce de concordance de toutes ces prédictions et, pour ainsi dire, l'histoire abrégée et anticipée de l'avenir qui s'avance. — D'abord il faut bien distinguer *le fléau de la terre*, qui peut être mitigé par les prières et varier suivant les circonstances, d'avec *le*

(1) Tholon, *Le Sauveur de Demain.*

*fléau du ciel*, qui arrivera à l'improviste et d'une manière épouvantable, disent les prophéties.

*En France*, si les prédictions s'accomplissent à la lettre, on se battra du midi au nord ; les libéraux se dévoreront entre eux... Les puissances européennes, voyant le désordre, s'armeront dans le but de *mettre fin* aux troubles révolutionnaires et à la fameuse question d'Orient. *La Prusse* qui est prête et qui peut, en onze jours, mobiliser et concentrer 800 mille hommes, inondera notre malheureux pays de ses bataillons dirigés sur Paris (*abbé Souffrand*, *Rose Colombe*) ; il ne lui faudra pas plus d'un mois pour occuper une grande partie de notre territoire et descendre en Italie (*Rose Colombe*), personne ne lui faisant résistance (*Curé d'Ars*).

*A Rome*, un mouvement révolutionnaire, dirigé surtout contre le Vatican, renversera la dynastie de Savoie et forcera le Pape à se sauver (*Prémol*, *Rose Colombe*, *etc.*, *etc.*). Les Prussiens arriveront jusqu'à Rome, pour soutenir leurs alliés et pour dominer la situation tant à Rome qu'à Paris.

Une poignée de braves, *français et catholiques*, essaiera d'organiser la résistance à la hâte, dans l'ouest (*abbé Souffrand*). Mais la petite armée, dernier espoir de la France et de l'Eglise, va être écrasée sous des forces décuples ; car derrière l'armée prussienne apparaissent sur les bords du Rhin de nouveaux bataillons (abbé Souffrand), *tout est perdu*.

Cependant Dieu intervient par l'*épouvantable fléau annoncé*, dans lequel peut-être Paris achèvera de périr ; les ennemis de Jésus-Christ et de l'Eglise se-

ront les uns frappés de mort, les autres convertis, les Prussiens écrasés, les bons épargnés. *Tout est sauvé* (*Blois*, *Necktou*, *Souffrand*, *Curé d'Ars*, *etc.*, *etc.*). — Alors paraît celui qui doit faire se rejoindre la France délabrée : *Venez, jeune prince, venez*... (*Orval*). On l'acclame de toutes parts. Il vient ; la lance lui est donnée par un grand prince d'Orient, le czar ; il est puissamment aidé par les guerriers de la Gaule-Belgique (*Olivarius*).

*Les Prussiens* épouvantés veulent opérer leur retraite ; on les attaque et harcèle de toutes parts ; cette fois on se battra tout de bon (*Curé d'Ars*, *etc.*, *etc.*). Armées françaises en Italie ; batailles sanglantes autour de Rome ; Prussiens vaincus ; on les repousse jusque dans leur pays... (*Mélanie*, *Rose Colombe*, *Maria Taïgi*, *prédictions Emilienne et Placentienne*)... Schismatiques massacrés, Rome délivrée (*P. Théolophore*..., *Roi du lys*). — Alors, s'accomplissent entièrement les prédictions de *Marie Lataste* et de *Maria Taïgi*. La Sainte Vierge, descendue dans la cité, couvre le Pape de sa protection : « *Vieillard, voici l'heure de ton triomphe sur tous tes ennemis ; regarde, je les fais disparaître les uns après les autres*... » En effet, *les révolutionnaires* ont renversé le roi Sarde, *les Prussiens* ont écrasé les révolutionnaires, *les Français* ont vaincu les Prussiens et la démagogie ; *la papauté* n'a plus d'ennemis et recouvre ses Etats. Les anciens princes légitimes sont rétablis et l'Italie reconstituée dans une *unité fédérale, seule possible*.

Tel nous apparaît l'enchaînement probable des

événements, en combinant ensemble les diverses prédictions... Puis *pacification* universelle en Europe, après la grande guerre commencée dans le midi de la France et terminée au carrefour du Bouleau, prédiction allemande en Westphalie; couronnement et sacre du *grand roi*! continuation et fin du *concile du Vatican* par le *grand pape*...; l'Angleterre après sa tourmente révolutionnaire, purifiée et convertie, revient tout entière à l'Eglise; *France et Angleterre* catholiques convertissent l'univers, etc., etc.

Quoi qu'il en soit de ces prévisions et des *interprétations plus ou moins vraisemblables*, plusieurs dates sont passées, il est vrai; mais les inquiétudes et les espérances demeurent; les prophéties terribles ont plus que jamais d'effrayantes probabilités de s'accomplir.

---

## INTUITIONS DU GÉNIE ET DE LA SCIENCE

---

### Sur la fin des temps et l'étoile du Messie.

En résumé, les révélations et explications de *l'Apocalypse*, comme les prophéties *privées* anciennes et modernes, s'accordent toutes à nous parler des temps actuels comme des temps les plus féconds en grands événements.

Plusieurs prédisent la fin du monde comme prochaine et, sans fixer de date précise, puisque Jésus-Christ a dit que personne n'en connaît le jour ni l'heure,

ils annoncent cette catastrophe finale et le jugement universel de 1900 à 1950. — Cette interprétation de l'Apocalypse et des autres prophéties ne paraît pas fondée. Quand même l'Antéchrist serait déjà à nos portes, il n'est pas démontré qu'immédiatement après lui vienne la fin du monde. Il est probable, au contraire, dit le savant *Cornélius à Lapide*, qu'il y aura après l'Antéchrist un temps plus ou moins long de *triomphe éclatant et universel pour l'Eglise*. — Bossuet confirme cette opinion lorsque, parlant de la future conversion des Juifs dans son *Histoire universelle*, il commente un texte d'Isaïe (LIX, 20) où il est dit que la vérité, une fois rendue aux Juifs, passera de leurs enfants aux enfants de leurs enfants sans altération « *pour n'être plus perdue jusqu'à la fin du monde, autant de temps qu'il plaira à Dieu de le faire durer après cette merveilleuse conversion* ». Or, cette conversion ne devant arriver qu'après l'Antéchrist, il y aura donc encore après lui plusieurs générations. Jérusalem recouvrerait alors son ancienne splendeur, et le *Christ y régnerait dans la personne des papes*. C'est de Rome que viendrait le dernier pape *romain*, *Pierre II* (*Petrus Romanus de saint Malachie*). Au surplus, tous les signes avant-coureurs de la fin, marqués dans les saints Livres, n'ont pas encore paru.

Chose étonnante ! la science astronomique elle-même nous a fait connaître l'*étoile du Messie* et a marqué, avec une précision mathématique, la date de son *premier avènement et peut-être aussi l'époque de son avènement futur*.

Képler, ce grand astronome, en observant les phénomènes célestes de l'an 1604, reconnut une triple conjonction des planètes supérieures, *Jupiter* et *Saturne*, avec une brillante *étoile*, qui parut au pied du Serpentaire et fut l'objet des observations curieuses de tous les astronomes de ce temps.

Puis il démontra, d'après les tables pruténiennes, que cette triple conjonction de Jupiter et de Saturne dans le signe des Poissons se renouvelle tous les 794 ans et avait déjà signalé le temps précis où l'étoile des Mages s'était montrée dans le ciel, annonçant la naissance du Messie. (Voir dissertation de Képler : *De Jesus Christi anno natalitio*, Francfort, 1606.)

Ideler reprit l'opération, avec les tables plus exactes de Delambre, et démontra que la triple conjonction observée par Képler s'était accomplie en 747 de Rome, à trois reprises différentes, au mois de mai, au mois d'août et au mois de décembre. Ces deux dernières dates ont été fixées par l'astronome Schubert à Saint-Pétersbourg, par Schumacher à Copenhague et par le professeur Plaft d'Erlagen en 1821. Le 25 décembre de l'an de Rome 747 est donc la date de la naissance du Christ, indiquée par l'astronomie d'accord avec les données moins précises de l'histoire. M. Wallon, dans son beau livre : *De la Croyance due à l'Evangile*, reconnaît que les calculs de Képler et d'Ideler mettent cette date hors de toute contestation. Képler soutint cette théorie avec beaucoup d'éclat contre Calvisius, dans un nouvel écrit : *De Vero Anno natalitio Jesu Christi*. (Francfort, 1614. — Voir *l'Homme-Dieu* de Mgr Besson.)

Bien plus, ce grand homme fit voir que cette triple conjonction, véritable date de la venue du Messie, *accompagnée d'une belle étoile*, s'était déjà opérée 800 ans auparavant, au siècle d'Isaïe; puis 800 ans plus haut, à l'époque de Moïse et de la sortie d'Egypte; 800 ans plus haut, au temps de Noé et du déluge; précédé de 800 ans par les prophéties d'Enoch, qui vivait 800 ans après le premier homme, Adam. Il démontra que cette même conjonction et cette étoile, marquant la naissance du Sauveur, se retrouvaient 800 ans après Jésus-Christ, au couronnement de Charlemagne, fondateur du saint empire d'Occident, auquel temps les historiens nous parlent d'un astre extraordinaire qui parut alors; enfin 800 ans plus tard au commencement du seizième siècle (*où vivait Képler*); siècle mémorable de la Réforme, il est vrai, mais aussi de la renaissance des sciences et des arts, siècle du splendide pontificat de Léon X, sous lequel fut construite la basilique de Saint-Pierre, le plus beau temple du monde.

De sorte que les conjonctions des planètes supérieures ayant eu lieu tous les 800 (ou 794 ans) et s'étant affectuées aux époques d'Adam, d'Enoch, de Noé, de Moïse, d'Isaïe, qui sont les vrais prophètes et figures du Messie; puis à la naissance du Christ, qui amena la paix universelle; puis à l'établissement du saint empire, dans la personne de Charlemagne; enfin au célèbre pontificat de Léon X, on peut dire que c'est là vraiment *l'étoile et le signe céleste du Messie*, signe de miséricorde ou de justice divine.

Képler, jetant ensuite un regard inquiet sur la fin

de cette nouvelle période, qui commençait alors, dans laquelle nous sommes encore et qui doit finir 2.400 ans après le Christ, s'écriait avec tristesse : « *Où serons-nous alors, nous et notre Allemagne, naguère si florissante ? Quels seront nos successeurs ! Et garderont-ils de nous un souvenir.* »

Nous pouvons dire de même, d'après les prophèties qui annoncent la fin des temps, et puisque cette étoile messianique doit reparaître l'an 2.400, suivant les lois et les calculs astronomiques :

« *Que nous arrivera-t-il jusqu'à cette époque, et qu'arrivera-t-il alors ?* Sera-ce l'avènement du Messie triomphateur, qu'attendent *les Juifs ?* Sera-ce le règne glorieux et temporel du Christ, qu'espèrent les *millénaires ?* Ne sera-ce pas plutôt la fin dernière et le *jugement universel*, prédit par les saints Livres ! Dieu seul le sait, il s'en est réservé le secret. Mais en jugeant de l'avenir par le passé, il y aura sans doute alors quelque chose de bien extraordinaire, une solennelle manifestation du Christ dans le monde. — Jusqu'à ce moment de grands événements, *châtiments ou triomphes*, ne peuvent manquer de s'accomplir ; car plus on approchera de la fin, plus les signes avant-coureurs seront éclatants : persécution de l'Antechrist, triomphe de l'Église, conversion des Juifs et des infidèles, bouleversement dans la nature, au ciel et sur la terre. Mais enfin si cette étoile, si justement appelée *l'étoile du Messie*, marque la fin des temps, comme on peut le présumer, nous avons encore devant nous au mois 500 ans de craintes, de joie, d'espérances. »

*Adveniat regnum tuum !*

# LES GRANDS PHILOSOPHES

## SOCRATE

Socrate (d'Athènes, 470-400) passe sa vie à lutter contre les Sophistes. Pour leur résister et pour les vaincre, il ne cherche pas d'auxiliaires dans les anciennes écoles : Socrate est novateur, et il semble même faire observer aux Sophistes, contre les philosophies antérieures, d'assez importantes concessions.

Tout d'abord, au lieu de prendre comme objet de ses spéculations l'univers entier, la génération des choses, etc., il ramène la philosophie à l'étude de l'homme. L'âme humaine est le point de départ et le terme de ses méditations.

C'était là une révolution nécessaire pour reconquérir à la philosophie les esprits fatigués ; d'ailleurs, elle coïncidait avec les progrès de la poésie et des beaux-arts qui, à cette majesté un peu raide et presque impersonnelle des temps médiques, faisaient déjà succéder un style expressif, populaire, humain.

Protagoras disait : « L'homme est la mesure de toutes choses. » Socrate accepte cette parole, mais dans un tout autre sens que celui du sophiste. Dans

l'homme, le sophiste ne voyait que la sensation toujours changeante et toujours relative. Socrate y cherche et y trouve une universelle mesure supérieure à la sensation et à l'opinion. Avec lui donc, on peut dire que la philosophie commence l'étude réfléchie de la raison et de ses lois.

Enfin, si Socrate va cesser de concevoir le devoir comme un arrêt des anciens dieux, il va trouver dans l'esprit de l'homme le principe d'un devoir prescrivant tout autre chose que le plaisir.

Ces rapprochements expliquent peut-être que bon nombre de philosophes aient pris Socrate pour un sophiste, mais ils nous montrent aussi combien cette accusation était bornée. La philosophie de Socrate devait sûrement remplacer la sophistique, parce qu'elle considérait de plus près ce que Protagoras et Gorgias avaient à peine entrevu. Autrement dit, Socrate a poursuivi le premier deux grandes choses, qui tiennent étroitement l'une à l'autre : la connaissance de soi-même (γνῶθι σεαυτον) et la recherche de l'universel par la définition des idées.

Ce qui est surtout important dans cette philosophie, c'est la méthode. Tandis que les anciennes écoles considéraient dans sa confuse complexité l'ensemble des choses, Socrate veut tout distinguer en genres et en espèces et fixer ce que chaque genre et chaque espèce a d'identique, de permanent, de caractéristique, d'essentiel. Il veut chercher ce que chaque chose est en soi. Pour y arriver, il prend les idées que nous nous faisons des divers individus qui composent l'un ou l'autre de ces genres, il les analyse, il écarte les dif-

férences individuelles, conserve les ressemblances, le tout à travers les exemples les plus familiers. Il parvient ainsi à définir la vertu, la sainteté, la science ; et chacune de ses définitions renferme pour lui ce qu'il y a d'universel dans le genre qu'il a défini.

Cette analyse et cette définition des idées se retrouvent dans certains procédés plus personnels encore, et qui forment une importante partie de l'enseignement socratique : l'ironie et la maïeutique.

L'ironie (εἰρωνεύεσθαι, *interroger*) consistait à poser au sophiste une question fort simple, mais à l'aide de laquelle celui-ci était amené de réponse en réponse jusqu'à avouer le contraire de ce qu'il avait prétendu tout d'abord. Socrate appuyait cette partie de sa méthode sur un principe très philosophique, à savoir que toute erreur porte en elle un germe de mort, c'est-à-dire de contradiction, et que toute discussion doit aboutir à faire sortir et éclater le germe enfoui jusque-là. D'autre part, Socrate pensait encore que toute vérité portait aussi en elle sa propre démonstration ; pour s'en convaincre, disait-il, il suffit de se rendre compte de ses propres idées, et alors on s'aperçoit qu'on possédait implicitement cette vérité. Fidèle à cette pensée, il cherchait à faire trouver et proclamer par son disciple les vérités auxquelles il l'amenait peu à peu. Il appelait cette méthode la maïeutique (μαιευτικὴ τέχνη) ou art d'accoucher les esprits. Ainsi, « soit qu'il fasse ressortir les conséquences absurdes d'une chose absurde, soit que d'une vérité incomplète et confuse il fasse sortir une vérité lumineuse et entière,

Socrate n'arrive là que par l'analyse des notions et des idées » (1).

La doctrine de Socrate est surtout une doctrine morale ; l'idée du bien la domine, et cette idée du bien ne fait qu'un avec l'idée du beau et de l'utile, comme avec celle du vrai. Tout ce à quoi nos facultés aspirent, fait donc partie de ce bien, qui prend aussi le caractère d'un principe universel. Par suite, la science, la sagesse, la vertu, etc., sont des qualités qui s'unissent et même se confondent. Qui connaît le bien le choisit, dit encore Socrate, et le vice ne provient que de l'ignorance. C'est une erreur dangereuse que nous verrons réfutée par Aristote.

Cette vertu, Socrate la subdivise en quatre vertus principales, savoir : la prudence, la tempérance, la force et la justice. Bien que s'attachant plus particulièrement à l'homme, Socrate a logiquement prouvé l'existence de Dieu par l'harmonie et l'ordre du monde par les causes finales. Aussi, ce Dieu était-il pour le philosophe un Dieu providentiel, aimant les hommes et répandant dans tout l'univers des témoignages de sa bonté.

Les deux parties de sa philosophie, Dieu et l'homme, sont donc parfaitement rattachées l'une à l'autre. Philosopher, c'est vouloir rechercher la vertu, dont le type parfait est en Dieu et dont le siège actif est dans l'âme, dans l'âme semblable à Dieu par sa nature et immortelle comme lui.

On voit donc apparaître et grandir de plus en plus

---

(1) P. Janet.

dans la philosophie le principe moral. C'est un progrès considérable sur les Ioniens et sur Anaxagore, qui ne voyait dans le principe primordial que l'intelligence.

En un mot, on peut donc dire qu'avec Socrate la philosophie spiritualiste est vraiment fondée.

Socrate, vivant et discourant avec tous sur la place publique, ne songea jamais à renfermer son enseignement dans un corps de doctrine précis et arrêté, de sorte que son enseignement ne fut pas toujours bien compris. Des disciples qui s'attachèrent à lui, l'un lui emprunta une idée, l'autre une autre; et après sa mort, on vit poindre un certain nombre de petites écoles qui s'inspirèrent de son esprit, mais d'une façon incomplète. Socrate, comme on sait, vivait très simplement; il croyait que le bonheur et la vertu ne pouvaient être séparés; il trouvait les anciennes écoles trop ambitieuses, et il affectait surtout de proclamer que ce qu'il savait le mieux, c'était qu'il ne savait rien. Or, ces différentes maximes furent interprétées ainsi par certaines écoles.

Les Cyniques, avec Antisthène, Diogène, Cratès, etc. prennent au pied de la lettre l'indifférence affectée de Socrate à l'égard de la science et des spéculations métaphysiques. Ils exagèrent aussi son mépris du luxe et du bien-être, et, sous prétexe de vivre selon la loi de la nature, ils vivent au jour le jour, rebelles aux conventions et aux convenances sociales, affectant parfois des mœurs plus dignes de la nature animale (de là le nom qui leur fut donné) que de la nature humaine.

Les Cyrénaïques, avec Aristippe de Cyrène comme chef, subordonnent la vertu au bonheur, recommandent la recherche du plaisir et finissent cependant par ajouter que la sagesse est la première condition du plaisir, chose sensée. Ils conseillent surtout de rester *maître de soi* au sein des voluptés, de manière à pouvoir toujours dire : ἔχω, οὐκ ἔχομαι. Mais cette philosophie du plaisir, accompagnée de la négation de toute croyance dans l'existence de Dieu, devait amener rapidement le dégoût de la vie, d'où le nom de πευσιθάνατος, qui caractérise l'un des successeurs d'Aristippe : Héjésias.

Les Mégariques (école de Mégare : Euclide, Eubilide, etc.) prirent à Socrate une partie de sa méthode, celle qui consistait à réfuter les opinions par leurs conclusions, en les réduisant à l'absurde. Mais chez ces philosophes, cette méthode dégénéra vite en subtilités et en sophismes. Du reste, leur doctrine fort obscure paraît avoir surtout consisté dans une sorte de combinaison de l'idée de l'unité éléatique et de l'idée socratique du bien. « Euclide enseignait que le bien est un sous des noms différents : tantôt on l'appelle sagesse, tantôt Dieu, quelquefois intelligence et d'autres noms encore. Quant aux contraires du bien, il les supprimait, disant qu'ils n'étaient pas (1). » Ainsi donc, avec eux, ce Dieu, ce bien un, semble exister seul, et la manière dont il a pu produire le monde nous demeure inconnue.

A. Porte du Trait des Ages.

(1) Diogène de Laërte.

# L'ASSOMPTION

Ces derniers chants ne furent exprimés ni par la parole, ni par le regard, ni par le geste, ni par aucun des signes qui servent aux hommes pour se communiquer leurs pensées, mais comme l'âme se parle à elle-même ; car à l'instant où Séraphita se dévoilait dans sa vraie nature, ses idées n'étaient plus esclaves des mots humains. La violence de sa dernière prière avait brisé les liens. Comme une blanche colombe, son âme demeura pendant un moment posée sur ce corps dont les substances allaient s'anéantir.

L'aspiration de l'âme vers le ciel fut si contagieuse que Wilfrid et Minna ne s'aperçurent pas de la mort en voyant les radieuses étincelles de la Vie.

Ils étaient tombés à genoux, quand *il* s'était dressé vers son orient et partageaient son extase.

La crainte du Seigneur, qui crée l'homme une seconde fois et le lave de son limon, avait dévoré leurs cœurs.

Leurs yeux se voilèrent aux choses de la terre et s'ouvrirent aux clartés du Ciel.

Quoique saisis par le tremblement de Dieu, comme le furent quelques-uns de ces voyants nommés Pro-

phètes parmi les hommes, ils y restèrent comme eux en se trouvant dans le rayon où brillait la gloire de l'ESPRIT.

Le voile de chair qui le leur avait caché jusqu'alors s'évaporait insensiblement et leur en laissait voir la divine substance.

Ils demeurèrent dans le crépuscule de l'Aurore naissante, dont les faibles lueurs les préparaient à voir la Vraie Lumière, à entendre la Parole Vive sans en mourir.

En cet état tous deux commencèrent à concevoir les différences qui séparent les choses de la terre des choses du ciel.

La VIE sur le bord de laquelle ils se tenaient serrés l'un contre l'autre, tremblants et illuminés, comme deux enfants se tiennent sous un abri devant un incendie, cette vie n'offrait aucune prise aux sens.

Les idées qui leur servirent à se dire leur vision furent aux choses entrevues ce que les sens apparents de l'homme peuvent être à son âme, la matérielle enveloppe d'une essence divine.

L'ESPRIT était au-dessus d'eux, il embaumait sans odeur, il était mélodieux sans le secours de sons, là où ils étaient il ne se rencontrait ni surface, ni angles, ni air.

Ils n'osaient plus ni l'interroger ni le contempler et se trouvaient dans son ombre comme on se trouve sous les ardents rayons du soleil des tropiques, sans qu'on se hasarde à lever les yeux de peur de perdre la vue.

Ils se savaient près de lui, sans pouvoir s'expliquer

par quels moyens ils étaient assis comme en rêve sur la frontière du Visible et de l'Invisible, ni comment ils ne voyaient plus le Visible et comment ils apercevaient l'Invisible.

Ils se disaient : « S'il nous touche, nous allons mourir. »

Mais l'ESPRIT était dans l'infini, et ils ignoraient que ni le temps ni l'espace n'existent plus dans l'infini, qu'ils étaient séparés de lui par des abîmes, quoique en apparence près de lui.

Leurs âmes n'étaient pas propres à recevoir en son entier la connaissance des facultés de cette vie, ils n'en eurent que des perceptions confuses appropriées à leur faiblesse.

Autrement, quand vint à retentir la PAROLE VIVE dont les sons éloignés parvinrent à leurs oreilles, et dont le sens entra dans leurs âmes comme la vie s'unit au corps, un seul accent de cette parole les aurait absorbés comme un tourbillon de feu s'empare d'une légère paille.

Ils ne virent donc que ce que leur nature soutenue par la force de l'ESPRIT leur permit de voir, ils n'entendirent que ce qu'ils pouvaient entendre.

Malgré ces tempéraments, ils frissonnèrent quand éclata la VOIX de l'âme souffrante, le chant de l'ESPRIT qui attendait la vie et l'implorait par un cri.

Ce cri les glaça jusque dans la moelle de leurs os.

L'ESPRIT frappait à la PORTE SAINTE.

— Que veux-tu, répondit un chœur dont l'interrogation retentit dans les Mondes.

— Aller à Dieu !

— As-tu vaincu ?

— J'ai vaincu la chair par l'abstinence; j'ai vaincu la fausse parole par le silence, j'ai vaincu la fausse science par l'humilité, j'ai vaincu l'orgueil par la charité, j'ai vaincu la terre par l'amour, j'ai payé mon tribut à la souffrance, je me suis purifié en brûlant dans la foi, j'ai souhaité la vie par la prière : j'attends en adorant et je suis résigné.

Nulle réponse ne se fit entendre.

— Que Dieu soit béni, répondit l'ESPRIT en croyant qu'il allait être rejeté !

Ses pleurs coulèrent et tombèrent en rosée sur les deux témoins agenouillés, qui frémirent de la Justice de Dieu.

Tout à coup sonnèrent les trompettes de la victoire remportée par l'ANGE dans cette dernière épreuve, les retentissements arrivèrent aux espaces comme un son dans l'écho,les remplirent et firent trembler l'univers que Wilfrid et Minna sentirent être petit sous leurs pieds. Ils tressaillirent, agités d'une angoisse causée par l'appréhension du mystère qui devait s'accomplir.

Il se fit en effet un grand mouvement, comme si les légions éternelles se mettaient en marche et se disposaient en spirale. Les mondes tourbillonnaient, semblables à des nuages emportés par un vent furieux. Ce fut rapide.

Soudain, les voiles se déchirèrent, ils virent dans le haut comme un astre incomparablement plus brillant que ne l'est le plus lumineux des astres matériels

qui se détacha, qui tomba comme la foudre en scintillant toujours comme l'éclair et dont le passage faisait pâlir ce qu'ils avaient pris jusqu'ici pour la LUMIÈRE

C'était le Messager chargé d'annoncer la bonne nouvelle, et dont le casque avait pour panache une flamme de vie.

Il laissait derrière lui des sillons, aussitôt comblés par le flot des lueurs particulières qu'il traversait.

Il avait une palme et une épée, il toucha l'ESPRIT de sa palme. L'ESPRIT se transfigura, ses ailes blanches se déployèrent sans bruit.

La communication de la LUMIÈRE qui changeait L'ESPRIT en SERAPHIN, le revêtement de sa forme glorieuse, armure céleste, jetèrent de tels rayonnements que les deux voyants en furent foudroyés.

Comme les trois Apôtres aux yeux desquels Jésus se montra, Wilfrid et Minna sentirent le poids de leurs corps qui s'opposait à une intuition complète et sans nuages de la PAROLE et de la VRAIE VIE.

Ils comprirent la nudité de leurs âmes et purent en mesurer le peu de clarté par la comparaison qu'ils en firent avec l'auréole du Séraphin dans laquelle ils se trouvaient comme une tache honteuse.

Ils furent saisis d'un ardent désir de se replonger dans la fange de l'univers pour y souffrir les épreuves afin de pouvoir un jour proférer victorieusement à la PORTE-SAINTE les paroles dites par le radieux Séraphin.

Cet ange s'agenouilla devant le SANCTUAIRE qu'il pouvait enfin contempler face à face et dit en le désignant :

« Permettez-leur de voir plus avant. Ils aimeront le Seigneur et proclameront sa parole. »

A cette prière un voile tomba. Soit que la force inconnue qui pesait sur les deux voyants eût momentanément anéanti leurs forces, soit qu'elle eût fait surgir leur esprit au dehors, ils sentirent en eux comme un partage du pur et de l'impur.

Les pleurs du Séraphin s'élevèrent autour d'eux comme une vapeur qui leur cacha les mondes inférieurs, les enveloppa, les porta, leur communiqua l'oubli des significations terrestres et leur prêta la puissance de comprendre le sens des choses divines.

La vraie Lumière parut, elle éclaira les créations, qui leur semblèrent arides quand ils virent la source où les mondes terrestres, spirituels et divins puisent ce mouvement.

Chaque monde avait un centre où tendaient tous les points de sa sphère. Ces mondes étaient eux-mêmes des points qui tendaient au centre de leur espèce. Chaque espèce avait son centre vers de grandes régions célestes, qui communiquaient avec l'intarissable et flamboyant *moteur de tout ce qui est.*

Ainsi, depuis le plus grand jusqu'au plus petit des mondes et depuis le plus petit des mondes jusqu'à la plus petite portion des êtres qui le composaient, tout était individuel et néanmoins tout était un.

Quel était le dessein de cet être fixe dans son essence et dans ses facultés, qui les transmettait sans les perdre, qui les manifestait hors de lui sans les séparer de lui, qui rendait hors de lui toutes ses

créations fixes dans leur essence et muables dans leurs formes.

Les deux convives appelés à cette fête ne pouvaient que voir l'ordre et la disposition des êtres, en admirer la fin immédiate. Les anges seuls allaient au delà, connaissant les moyens et comprenant la fin.

Mais ce que les deux élus purent contempler, ce dont ils rapportèrent un témoignage qui éclaira leurs âmes pour toujours, c'est l'action des Mondes et des Êtres, la conscience de l'effort avec lequel ils tendent au résultat.

Ils entendirent les diverses parties de l'Infini formant une mélodie vivante et, à chaque temps où l'accord se faisait sentir, comme une immense respiration, les Mondes entraînés par ce mouvement unanime s'inclinaient vers l'Être Immense, qui de son centre impénétrable faisait tout sortir et ramenait tout à lui.

Cette incessante alternative de voix et de silence semblait être la mesure de l'hymne saint qui retentissait et se prolongeait dans les siècles des siècles.

Wilfrid et Minna comprirent alors quelques-unes des mystérieuses paroles de Celui qui sur terre leur était apparu à chacun d'eux sous la forme qui leur rendait compréhensible, à l'une Séraphitus, à l'autre Séraphita, quand ils virent que là tout était homogène.

La lumière enfantait la mélodie, la mélodie enfantait la lumière ; les couleurs étaient lumière et mélodie; le mouvement était un nombre doué de la parole, et enfin tout y était à la fois sonore, diaphane

mobile, en sorte que, chaque chose se pénétrant l'une par l'autre, l'étendue était sans obstacle et pouvait être parcourue par les anges dans la profondeur de l'Infini.

Ils reconnurent la puérilité des sciences humaines, desquelles il leur avait été parlé.

Ce fut pour eux une vue sans ligne d'horizon, un abîme dans lequel un dévorant désir les forçait à se plonger; mais, attachés à leur misérable corps, ils avaient le désir sans en avoir la puissance.

Le Séraphin replia légèrement ses ailes pour prendre son vol et ne se tourna plus vers eux : il n'avait plus rien de commun avec la terre.

Il s'élança : l'immense envergure de son scintillant plumage couvrit les deux voyants comme d'une ombre bienfaisante, qui leur permit de lever les yeux et de le voir emporté dans sa gloire, accompagné du joyeux archange.

Il monta comme un soleil radieux qui sort du sein des ondes, mais plus majestueux que l'Astre et promis à de plus belles destinées. Il ne devait pas être enchaîné comme les créations inférieures dans une vie circulaire; il suivit la ligne de l'infini et tendit sans déviation vers le centre unique pour s'y plonger dans sa vie éternelle, pour y recevoir dans ses facultés et dans son essence le pouvoir de jouir par l'amour et le don de comprendre par la sagesse.

Le spectacle qui se dévoila soudain aux deux voyants les écrasa sous son immensité, car ils se sentaient comme des points, dont la petitesse ne pouvait se comparer qu'à la moindre fraction que l'infini de la



divisibilité permette à l'homme de concevoir, mise en présence de l'infini des Nombres que Dieu seul peut envisager comme il s'envisage lui-même.

Quel abaissement et quelle grandeur en ces deux points, la Force et l'Amour, que le premier désir du Séraphin plaçait comme deux anneaux pour unir l'immensité des univers supérieurs.

Ils comprirent les invisibles liens par lesquels les mondes matériels se rattachent aux mondes spirituels. En se rappelant les sublimes efforts des plus beaux génies humains, ils trouvèrent ce principe des mélodies en entendant les chants du ciel qui donnaient les sensations des couleurs, des parfums, de la pensée et qui rappelaient les innombrables détails de toutes les créations, comme un chant de la terre ranime d'intimes souvenirs d'amour.

Arrivés par une exaltation inouïe de leurs facultés à un point sans nom dans le langage, ils purent jeter pendant un moment les yeux sur le monde divin. Là était la fête.

Des myriades d'anges accoururent tous du même vol, sans confusion, tous pareils, tous dissemblables, simples comme la rose des champs, immense comme des mondes.

Wilfrid et Minna ne les virent ni arriver ni s'enfuir, ils ensemencèrent soudain l'infini de leur présence, comme les étoiles brillent dans l'indiscernable éther.

Le scintillement de leurs diadèmes réunis s'alluma dans les espaces comme les feux du ciel au moment où le jour paraît dans nos montagnes.

De leurs chevelures sortaient des ondes de lumière, et leurs mouvements excitaient des frémissements onduleux semblables aux flots d'une mer phosphorescente.

Les deux voyants aperçurent le Séraphin tout obscur au milieu des légions immortelles, dont les ailes étaient comme l'immense panache des forêts agitées par une brise.

Aussitôt, comme si toutes les flèches d'un carquois s'élançaient ensemble, les esprits chassèrent d'un souffle les vestiges de son ancienne forme ; à mesure que montait le Séraphin, il devenait plus pur ; bientôt il ne leur sembla qu'un léger dessin de ce qu'ils avaient vu quand il s'était transfiguré : des lignes de feu sans ombre.

Il montait, recevait de cercle en cercle un don nouveau, puis le signe de son élection se transmettait à la sphère supérieure, où il montait toujours purifié !

Aucune des voix ne se taisait. L'hymme se propageait dans tous ses modes.

« Salut à qui monte vivant ! Viens, fleur des mondes, diamant sorti du feu des douleurs, perle sans tache, désir sans chair, lien nouveau de la terre et du ciel, sois lumière. Esprit vainqueur, Reine du monde, vole à ta couronne ! Triomphateur de la terre, prends ton diadème ! Sois à nous ! »

Les vertus de l'ange reparaissaient dans leur beauté.

Son premier désir du ciel reparut gracieux comme une verdissante enfance.

Comme autant de constellations ses actions le décorèrent de leur éclat.

Ses actes de foi brillèrent comme l'hyacinthe du ciel, couleur du feu sidéral.

La charité lui jeta ses perles orientales, belles larmes recueillies !

L'amour divin l'entoura de ses roses, et sa résignation pieuse lui enleva par sa blancheur tout vestige terrestre.

Aux yeux de Wilfrid et de Minna, bientôt il ne fut plus qu'un point de flamme qui s'avivait toujours et dont le mouvement se perdait dans la mélodieuse acclamation qui célébrait sa venue au ciel.

Les célestes accents firent pleurer les deux bannis.

Tout à coup, un silence de mort, qui s'étendit comme un voile sombre de la première à la dernière sphère, plongea Wilfrid et Minna dans une indicible attente.

En ce moment, le Séraphin se perdait au sein du sanctuaire où il reçut le don de vie éternelle.

Il se fit un mouvement d'adoration profonde qui remplit les deux voyants d'une extase mêlée d'effroi.

Ils sentirent que tout se prosternait dans les sphères divines, dans les sphères spirituelles et dans les mondes de ténèbres.

Les anges fléchissaient le genou pour célébrer sa gloire; les esprits fléchissaient le genou pour attester leur impatience : on fléchissait le genou dans les abîmes en frémissant d'épouvante.

Un grand cri de joie jaillit comme jaillirait une source arrêtée qui recommence ses milliers de gerbes florissantes où se joue le soleil en parsemant de dia-

mants et de perles les gouttes lumineuses, à l'instant où le Séraphin reparut flamboyant et cria :

— ÉTERNEL ! ÉTERNEL ! ÉTERNEL !

Les univers l'entendirent et le reconnurent; il les pénétra comme Dieu les pénètre et prit possession de l'Infini.

Les sept mondes divins s'émurent à sa voix et lui répondirent.

En ce moment, il se fit un grand mouvement, comme si des astres purifiés s'élevaient en d'éblouissantes clartés devenues éternelles.

Peut-être le Séraphin avait-il reçu pour première mission d'appeler à Dieu les créations pénétrées par la parole.

Mais déjà l'ALLELUIA sublime retentissait dans l'entendement de Wilfrid et de Minna, comme les dernières ondulations d'une musique finie.

Déjà les lueurs célestes s'abolissaient comme les teintes d'un soleil qui se couche dans ses langes de pourpre et d'or.

L'impur et la mort ressaisissaient leur proie.

En rentrant dans les liens de la chair dont leur esprit avait momentanément été dégagé par un sublime sommeil, les deux mortels se sentaient comme au matin d'une nuit remplie par de brillants rêves, dont le souvenir voltige en l'âme, mais dont la conscience est refusée au corps, et que le langage humain ne saurait exprimer.

La nuit profonde dans les limbes de laquelle ils roulaient, était la sphère où se meut le soleil des mondes visibles.

— Descendons là-bas, dit Wilfrid à Minna.

— Faisons comme il a dit, répondit-elle. Après avoir vu les mondes en marche vers Dieu, nous connaissons le bon sentier. Nos diadèmes d'étoiles sont là-haut.

Ils roulèrent dans les abîmes, rentrèrent dans la poussière des mondes inférieurs, virent tout à coup la terre comme un lieu souterrain dont le spectacle leur fut éclairé par la lumière qu'ils rapportaient en leur âme et qui les environnait encore d'un nuage où se répétaient vaguement les harmonies du ciel en se dissipant. Ce spectacle était celui qui frappa jadis les yeux intérieurs des prophètes. Ministres de religions diverses, toutes prétendues vraies, rois tous consacrés par la force et par la terreur, guerriers et grands se partageant mutuellement les peuples, savants et riches au-dessus d'une foule bruyante et souffrante qu'ils broyaient sous leurs pieds : tous étaient accompagnés de leurs serviteurs et de leurs femmes, tous étaient vêtus de robes d'or, d'argent, d'azur, couverts de perles, de pierreries arrachées aux entrailles de la terre, dérobées au fond des mers et pour lesquelles l'humanité s'est pendant longtemps employée, en suant et blasphémant. Mais ces richesses et ces splendeurs construites de sang furent comme de vieux haillons aux yeux des deux proscrits.

— Que faites-vous ainsi, rangés et immobiles ? leur cria Wilfrid.

Ils ne répondirent pas.

— Que faites-vous ainsi rangés et immobiles ?

Ils ne répondirent pas.

Wilfrid leur imposa les mains en criant :

— Que faites-vous ainsi rangés et immobiles ?

Par un mouvement unanime tous entr'ouvrirent leurs robes et laissèrent voir des corps desséchés, rongés par les vers, corrompus, pulvérisés, travaillés par d'horribles maladies.

— Vous conduisez les nations à la mort, leur dit Wilfrid. Vous avez adultéré la terre, dénaturé la parole, prostitué la justice. Après avoir mangé l'herbe des pâturages, vous tuez maintenant les brebis ! Vous croyez-vous justifiés en montrant vos plaies ? Je vais avertir ceux de mes frères qui peuvent encore entendre la voix, afin qu'ils puissent aller s'abreuver aux sources que vous avez cachées.

— Réservons nos forces pour prier, lui dit Minna : tu n'as ni la mission des prophètes, ni celle du réparateur, ni celle du messager. Nous ne sommes encore que sur les confins de la première sphère, essayons de franchir les espaces sur les ailes de la prière !

— Tu seras tout mon amour !

— Tu seras toute ma force !

— Nous avons entrevu les hauts mystères, nous sommes l'un pour l'autre le seul être ici-bas avec lequel la joie et la tristesse soit compréhensible ; prions donc, nous connaissons le chemin, marchons.

— Donne-moi la main, dit la jeune fille ; si nous allons toujours ensemble, la voie me sera moins rude et moins longue.

— Avec toi seulement, répondit l'homme, je pourrai traverser la grande solitude sans me permettre une plainte.

— Et nous irons au ciel ensemble ! dit-elle.

Les nuées vinrent et formèrent un dais sombre. Tout à coup les deux amants se trouvèrent agenouillés devant un corps que ce vieux David défendait contre la curiosité de tous et qu'il voulait ensevelir lui même.

Au dehors éclatait dans sa magnificence le premier été du dix-neuvième siècle. Les deux amants crurent entendre une voix dans les rayons du soleil. Ils respirèrent un esprit céleste dans les fleurs nouvelles et se dirent en se tenant par la main :

— L'immense mer qui reluit là-bas est une image de ce que nous avons vu là-haut.

— Où allez-vous ? leur demanda M. Becker.

— Nous voulons aller à Dieu, dirent-ils ; venez avec nous, mon père !

(*Seraphita.*)

BALZAC.



# L'ART OCCULTE

*(Suite et fin.)*

En plus inutile de rester dans les limites de l'écriture rectiligne, car les écritures sont généralement sinueuses, enroulées sur elles-mêmes comme les inscriptions des Touareg (Tefinagh).

Ce que je viens d'exposer est surtout pour la démonstration ; l'inventeur de l'art occulte ne se range pas encore à mon avis. S'il est revenu de sa première hypothèse et qu'il convienne que le papier ne renferme rien du tout, par contre il affirme qu'au moment où il saisit son crayon, les Esprits projettent (est le mot qui me paraît le plus propre à peindre ce qu'il croit se passer) ses formes et écritures qui ressortiront sous le frotti et que c'est un nouveau moyen de communication avec l'Au-delà, mis à la portée des mortels..., à la condition (sous-entendue) qu'ils soient médium ou en comptent un au nombre de leurs amis.

Les Esprits ne seraient pas nécessaires, le médium dessine et écrit ce qu'il voit, et peut ajouter le reste qu'il ne voit pas, sans qu'il y ait ni tricherie, ni supercherie volontaire.

Si on ne brûle plus les possédés, on envoie encore parfois en prison des médiums sincères qui n'ont pas été maîtres de certains mouvements, et cependant il est démontré que c'est inconsciemment, sous une impulsion *plus forte qu'eux* qu'ils trichent... ce qui peut être aussi bien une lettre ajoutée qu'un apport dissimulé.

Donc dans les écrits de l'art occulte, certains signes peuvent être ajoutés, car l'auteur est atteint d'automatisme conscient.

C'est très progressivement qu'il a saisi le sens des écritures qu'il voyait, car plus il avance, plus tout se complique.

« Si on trace un trait quelconque dans l'un des huit sens déterminés par les côtés d'un carré et de ses diagonales, on obtient des lignes de caractères écrits formées au moyen de figures, ainsi que je l'ai déjà expliqué. »

« On doit pouvoir encore lire à l'envers ces caractères qui donnent d'autres mots, cela fait seize sens. »

« Enfin vous pouvez encore lire par transparence en regardant le papier du côté opposé à celui où il est écrit, cela fait encore seize sens nouveaux (soit trente-deux sens) (1).

C'est en effet très fort ; avec les mêmes signes faire trente-deux phrases différentes me paraît nécessiter des yeux de voyant pour distinguer quelque chose, à moins de revenir à la décomposition indiquée précédemment qui permet de trouver toutes les phrases et

(1) Lettre du comte de Tromelin, 3 février 1902.

tous les sens qu'on voudra à condition d'avoir devant soi un bel enchevêtrement de signes.

C'est comparable à quelqu'un qui répandrait des caractères d'imprimerie sur une feuille de papier d'une manière assez serrée, et reconstituerait des mots dans le sens qu'il voudrait.

En ce qui concerne les signes plus ou moins secrets nous nous trouvons sur un terrain tout préparé pour pareille moisson. Toute sa vie le comte de Tromelin s'est occupé de sciences mathématiques, astronomiques, etc.

Les lettres étrangères, les signes algébriques, planétaires, cryptographiques, cabbalistiques, les figurés schématiques, tout cela lui est familier. Rien de naturel que de voir déborder de ce vase si plein un flot de signes plus ou moins secrets. Après tout, le genre d'écriture le plus bizarre soit-il, ne pourra comporter que des éléments de lignes droites ou courbes et des points.

Je sens qu'avec mes explications simplistes j'exaspère l'auteur de l'art occulte, qui, sous l'empire du merveilleux qui le terrasse, croit à une origine beaucoup plus élevée des causes de ses productions. Aussi vais-je poursuivre mon étude par les questions qui la compliquent et qui même embarrassent.

J'ai voulu dans tous les renseignements que le comte de Tromelin a bien voulu me communiquer, ne rien dénaturer, mais faire comme les alchimistes : séparer l'épais du subtil, le pur de l'impur.

Or produire des dessins écrits n'est pas facile, puisque personne, sauf l'inventeur, ne peut en faire de pareils, nous sommes donc en face d'un genre unique, ce qui est difficile à bien expliquer.

Une cause extérieure étant donc nécessaire pour expliquer leur production, nous sommes devant une manifestation du spiritisme, le médium voyant des formes et entendant ou lisant des ordres.

De la profondeur des idées révélées dépendra sûrement notre jugement porté sur le degré intellectuel de la force extérieure et directrice. Mais comme le degré d'intellectualité du sujet est très élevé, nous pouvons nous attendre qu'il tire de son propre fond des aperçus, des connaissances très variées et malgré lui.

La table parlante produisait des vers aussi beaux que ceux de Victor-Hugo lorsque ce poète se trouvait présent dans un cercle de spirites, ne l'oublions pas (1).

Le comte de Tromelin dit que toute sa vie a été consacrée à des travaux scientifiques et je ne saurais en douter, mais dans *l'Initiation* d'octobre 1902, il écrit : « J'ai chez moi une très grande collection d'ouvrages sur le spiritisme, la magie, l'occultisme, etc., et suis un familier de cette science mais sans pouvoir y croire, la preuve me manquant. » (Depuis il a trouvé son chemin de Damas !) Voici un aveu qui nous indique assez que nous ne sommes pas en présence d'un cerveau qui ne s'est jamais demandé comment pouvait être une larve ou un désincarné.

Si ses yeux voient dans le vide, pour ainsi dire, il y est fortement aidé par une riche imagination, très naturelle.

(1) Voir les *Problèmes psychiques* de C. Flammarion.

J'avais fait enduire un carreau de vitre avec un chiffon trempé dans du blanc d'Espagne, délayé avec un peu d'eau. L'application avait été faite au pur hasard jusqu'à opacité du verre.

Je fis une photographie de ce chef-d'œuvre, art nouveau, et adressais au comte ces amalgames de formes plus ou moins étranges. Il reconnut aussitôt que cette production différait totalement des siennes ; mais où tout le monde n'aurait pu découvrir que de rares formes bien déterminées, lui voyait une vraie scène céleste, magique, qu'il me dépeignit en partie. Voilà ce que je nomme être doué spécialement c'est un don heureux !

Aussi comprenons-nous cette plainte, vraie lamentation de l'artiste qui ne peut fixer son idéal (1) : « Malheureusement, je ne puis donner qu'une vague idée des dessins merveilleux que *je sens* et que je vois sous mon crayon et que mon faible talent ne peut reproduire que très imparfaitement. »

Et si je saisis bien la fameuse planche reproduite à la suite de cette phrase : « l'évocation de Sathan », tout en nous faisant voir que l'auteur est très au courant des faits et gestes de la littérature occulte, nous constatons qu'il ne se contente pas de nous présenter un dessin satanique, mais que nous avons devant nous une vraie scène, vécue par l'auteur. Dans son cerveau se passait l'action, elle s'objectivait sur le papier et il la dessinait à mesure. Même ce qui est assez surprenant, c'est que ce petit charme, qui

(1) *Écho du Merveilleux*, avril 1903.



comporte nécessairement plusieurs tableaux, se soit comme résumé dans la scène finale, le Pacte.

C'est beaucoup plus compliqué que dans les premières productions, le médium a fait des progrès, il s'abandonne aux forces extérieures.

Je ne puis résister à emprunter quelques citations à l'ouvrage : *Le Spiritisme devant la science*, de Grasset, et traitant de la vision dans une boule, un cristal.

On saisira l'analogie de ces formations d'images : un voyant regarde une boule brillante : « Le nuage s'épaissit de plus en plus, et au milieu de ce nuage, il voit apparaître des dessins, des figures d'abord très simples, des étoiles, des lignes, par exemple des barres droites noires sur fond blanc, mais quelquefois des lignes plus précises et plus intéressantes, comme des lettres, des chiffres. Au bout de quelques instants encore, il aperçoit des figures coloriées, des personnages, des animaux, des arbres, des fleurs. Il regarde avec émotion, il se complait dans ce petit spectacle, d'autant plus qu'il y a des *variantes !* »

« Chez quelques personnages les images sont immobiles ; chez d'autres elles remuent, disparaissent, réapparaissent, se saluent, parlent ; il y a même des sujets *qui entendent des conversations*, ce qui devient tout à fait intéressant. »

« Certaines personnes s'éloignent même de la boule pour aller chercher une loupe ; à leur retour, elles retrouvent le même spectacle, le *regardent avec la loupe* et voient les images se développer et les détails *apparaître de plus en plus nets*... J'ai même vu

une personne (continue P. Janet) qui pouvait faire *sortir* ces images de la boule et les *objectiver sur une feuille de papier* et suivre *avec un crayon le dessin de son hallucination.* »

Grasset attribue cela à l'hallucination polygonale. « Et alors ces révélations de l'imagination polygonale étonneront, passeront pour merveilleuses ou divinatoires, parce qu'elles révèlent aux assistants et au sujet lui-même des choses qu'il ne croyait pas savoir ou qu'on croyait inconnues de lui et qui étaient emmagasinées dans les mémoires inconscientes du polygone. »

Pour abréger, je laisse au lecteur à tirer des conclusions, et n'oublions pas que boule de cristal et *miroir de papier noirci* sont choses pareilles.

Quant aux fameux polygones comme figures de démonstration ils peuvent avoir du bon ; comme existence réelle, c'est douteux (1).

Un assez grand nombre des productions de l'art occulte traitent des habitants, des planètes et de leurs langages.

Cette question n'est pas nouvelle, on veut absolument que les habitants des autres planètes soient semblables à nous Et s'ils étaient seulement à deux dimensions ?

Et si leurs moyens de communications étaient purement lumineux, pourrions-nous en avoir connaissance ?

---

(1) Les polygones de Grasset ne seraient-ils pas la forme — positive — de la conception spiritualiste des —moi — distincts de Durand, de Gros (docteur Philips) nommée polyzoïsme ?

Ce qui n'impliquerait nullement qu'ils n'existent pas. Pourquoi un seul langage sur Mars lorsque sur la terre il y en a des centaines ?

Pour se manifester à nous, comme tout esprit ils doivent emprunter de « l'od » humain. Un ancien habitant de la terre peut se contenter de pareil « od », mais convient-il à un Martien, à un Lunaire ?

Je l'ignore, mais crois peu à la présence parmi nous de ces lointains voyageurs.

Toujours est-il qu'un astronome par état a souvent dû songer aux « Terres imaginaires et aux Mondes réels ».

Là encore le terrain est bon. De la qualité et surtout de la véracité des communications dépendra le crédit que l'on devra accorder aux « Esprits planétaires », qui jusqu'ici ont prouvé qu'ils n'étaient guère forts en calculs transcendants (1).

Parmi toutes les phrases qui m'ont été communiquées (je ne dis pas qu'il y en ait d'autres), il n'y a guère que des incohérences, des plaisanteries, des menaces, des fumisteries, comme on dit, pour employer un mot moderne.

C'est le bilan des manifestations spirites très souvent, et s'il y a des forces intelligentes qui président à cette basse littérature, ce ne peuvent être que des êtres grossiers et très inférieurs.

Et alors nous entrons dans un cercle vicieux, car la réflexion suivante vous vient : Il n'y a pas d'esprit ; tout

(1) Consulter le *Langage Martien* par V. Henry, et voir dans le *Fakirisme occidentale*, docteur Gibier, un cas de langage inconnu.

ce que voit, entend, écrit un médium, sort de lui, de son inconscient, de son moi dédoublé, peu importe le mot.

Alors comment se fait-il qu'un sujet sérieux, bien éduqué, n'employant que des termes choisis, lorsqu'il — se dédouble — ait deux parties qui se répondent; l'une interroge poliment l'autre, qui cependant n'a pas de raisons pour être moins bien élevée, ne répond que grossièrement, se moque de l'autre, la trompe. C'est l'action de se donner soi-même des coups de bâtons.

On me répondra que ce second moi flotte, agit à son gré, n'est plus conduit par la conscience et la volonté.

Mais comment se fait-il que cet enfant vagabond d'autres fois au contraire est capable d'une haute clairvoyance ou de choses fort extraordinaires ?

En faisant intervenir une puissance directrice étrangère, la difficulté est levée. On sent qu'on a besoin de « cette force particulière, forme élevée de l'énergie, et d'une intelligence qui, dans certains cas, dirige cette force ». (1)

Si dernièrement l'*Initiation*, reproduisait de nombreux passage de l'ouvrage *Phénomènes psychiques*, *de Maxwell*, *pour se tenir en garde contre le danger de la confiance aux personnifications*, d'un autre côté l'ouvrage cité disait : « Que sont exactement les personnifications, je n'en sais rien. » Est-ce une illusion ? Est-ce un esprit ? Tout est possible.

---

(1) *Analyse des choses*, docteur Gribier.

Le colonel de Rochas nous dit : « Ces forces nous montrent qu'il y a entre elles un lien continu et qu'elles servent à nous mettre en communication avec des *êtres dont nous ignorons la nature.* »

« Le médium peut servir d'intermédiaire entre les vivants *et les intelligences ordinairement invisibles*, qui prétendent parfois, non toujours, être des esprits d'individus ayant vécu antérieurement de notre vie. »

Ainsi s'exprime le colonel de Rochas dans *les Forces inconnues.*

C'est très intentionnellement que je fais ces citations, car, après avoir examiné les productions de l'art occulte en analyste, je reconnais que j'en ai découvert le mécanisme, découverte qui pourrait satisfaire la plupart des personnes, mais je n'ai pu en mettre complètement l'âme à nu. Les esprits les plus compétents sur les choses cachées n'osent pas se prononcer quand on touche aux vraies causes, et comme nous avons aflaire ici à un problème complexe, il faut être prudent dans notre jugement.

Lorsqu'on s'adonne aux entités astrales, comme disent les occultistes, on devient leur esclave, et ils vous font signer un pacte. C'est ce qui devait arriver à l'inventeur de l'art occulte, pacte qui vous oblige à tenir le secret sur tout ce qui vous est révélé. Mais ici je suis sur la zone frontière de la magie blanche et de la magie noire et, l'ayant promis, n'en dirai pas plus long. Du reste, le comte de Tromelin est lui-même dans un silence de tombe, il se souvient peut-être du comte de Gabalis et de la colère des Elfes et des Salamandres.

Je ne suis cependant pas indiscret en disant que ces *aides* secourables, s'ils lui donnent des grimoires à déchiffrer, peu à peu lui en livrent les clefs et que de nouvelles lui sont promises ; peut-être les a-t-il pour pouvoir comprendre des choses surprenantes ?

Non seulement ses qualités de médium dessinateur se sont développées, mais pour bien lui indiquer qu'il était doué de fluide, tout en écrivant le guéridon s'est mis à émettre des raps. Depuis, nuit et jour il est en communication avec les esprits par ce moyen.

Maxwell cite le cas d'un jeune homme qui produisait des raps avec son crayon en écrivant automatiquement. Peut-être le comte de Tromelin y arrivera-t-il, ce sera de la télégraphie morte au son.

Dans l'*Initiation* il est parlé d'horoscope, de phrases prophétiques, d'où l'art occulte est un des cent moyens de prédire l'avenir.

C'est à l'essai que l'on pourra juger de la valeur du système, et si on n'y cherche que des choses banales : incendie, épidémie, accident à un souverain, on sera sûr de réussir.

Probablement que dans le volume de six cents pages sont consignées des choses plus intéressantes.

Si le comte de Tromelin est prophète et devin, grâce à son art, par tempérament il l'est également. Ne me connaissant pas, mais ayant vu mon portrait, il m'a décrit mon caractère — un peu flatté je l'avoue, — mais néanmoins d'une manière très juste. Les arts divinatoires n'ont donc pas un novice en lui. Il m'a dit avoir vu surgir mon nom dans un dessin, au moment où je lui faisais une communication et m'a

annoncé un événement qui m'était arrivé, qu'il avait vu dans ses dessins, et c'était exact.

Les esprits m'ayant frappé d'ostracisme, j'attends avec patience que le décret soit rapporté et que le comte de Tromelin me continue ses confidences, pour donner une suite à ce travail, car il m'a fait entrevoir des horizons très nouveaux en me parlant de peintres anciens qui paraissent se manifester et signent leurs œuvres. Puis il y a des rapprochements entre cet art occulte et un art semblable qui était connu dans les grands ateliers de peinture : c'était un rite, avec initiation. Mais nous sommes en plein satanisme, c'est le culte de Lucifer.

Des œuvres d'art connues, placées dans des endroits pieux, renferment de pareils fragments en les retournant : une annonciation devient une scène de débauche.

Enfin, on pourrait contrôler les signatures des peintres célèbres par des moyens qui rendraient fous les plus célèbres experts. Mais, ayant promis de ne rien divulger, je ne mets ces quelques indications que pour faire voir que l'art occulte n'est pas ce que l'on pense et qu'il pourrait nous ménager des surprises.

Avant de conclure, je tiens à combattre l'opinion du comte de Tromelin qui dit : « Effectivement, les esprits gravent les caractères et dessins dans le papier, mais au moment où je vais dessiner, je ne suis pas l'auteur de ces dessins, sauf en ce qui concerne le choix de mes personnages (1). » Aussi bien que j'ai

(1) Lettre du 24 septembre 1903.

soutenu que le papier ne contenait rien de préexistant, de même je ne suis nullement de l'avis exprimé.

Les esprits ne gravent rien ; si on admet leur concours, ils influencent et font voir, et c'est tout; mais ne se livrent à aucun travail mécanique préalable. Car graver des dessins, pour moi c'est faire des traces en creux ou en relief; si ce sont des traces invisibles pour tous et visibles seulement pour un, nous retombons dans l'hallucination, ou les dessins fictifs.

Prenez une feuille de papier, examinez-la à la lampe avec grand soin, prenez des points de repères, faites travailler devant vous le médium, gommez tout ce qu'il a dessiné, repassez une inspection de votre papier : il sera comme avant, pas de traces de dessin, pas de modifications dans le grain. Or une plaque photographique ou un papier sensible qui ont été touchés, impressionnés réellement présentent, eux, des modification à l'œil.

SYNTHÈSE

Si mon analyse a été si longue, c'est que le cas l'exigeait. « Les phénomènes que l'on observe avec les bons médiums ne sont pas ceux que l'on observe avec les hystériques » (1), d'une part, et l'intérêt qu'il y a à suivre une manifestation se produisant par l'intermédiaire d'un savant, d'un observateur de l'autre ont été des raisons pour retourner la question sous toutes ses phases.

(1) Maxwell.

Pour ne pas me redire, mon résumé-conclusions sera court :

En trois ans le comte de Tromelin a subi l'entraînement nécessaire pour devenir un médium dessinateur de première force.

Dans le papier rien d'avance, mais il est le point de départ à une certaine excitation de l'œil. Lorsqu'on le noircit il agit comme miroir magique (action fascinatrice hypnotique).

Les visions paraissant, l'automatisme conscient se produit, par le dessin les images sont fixées, mais pour une faible part les aspérités du papier contribuent aussi à former certains contours de ces images.

Pour l'écriture même raisonnement.

Ceci est la partie mécanique.

Pour la partie intellectuelle on peut se demander dans quelle influence agissent son inconscient, les esprits. Une ou plusieurs forces inconnues et intelligentes ? C'est peut-être sinon difficile, du moins téméraire de se prononcer, car dans des phénomènes similaires nous voyons des savants, très compétents, rester sur une prudente réserve et attendre tout de l'expérimentation future pour formuler la moindre loi.

Il faut donc voir la tournure que prendra cet art occulte, déjà bien compliqué, et attendre les manifestations connexes qui viendront grossir les difficultés de conclusion.

Il nous faudrait quelques révélations transcendantes qui nous permissent de bien découvrir l'intervention d'un véritable génie supérieur.

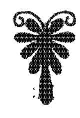
Cependant, si l'art occulte n'atteint pas de si hauts sommets, son originalité sera consacrée par ces deux faits : d'abord, c'est que personne ne peut faire les mêmes productions que l'inventeur et qu'ensuite on ne peut pas les copier, tant est inextricable le réseau des écritures-dessins.

Donc, tout en remerciant le comte de Tromelin de son obligeance pour ce qu'il a bien voulu me faire savoir, j'attends le moment où les esprits lui permettront de devenir médium public, ce qui est aussi son désir (1).

TIDIANEUCQ.

*Ce* 15 *décembre* 1903.

(1) C'est à la suite de l'article de Saint-Lannes : « Conseils à un ami, etc. » que le comte de Tromelin s'est cru choisi par la *Providence* et s'est surtout adonné complètement à l'Au-delà. T.



# Symbolisme théosophique du Mariage d'Isaac

Abraham dit au plus ancien des serviteurs de sa maison, qui avait le gouvernement de tout ce qui lui appartenait : Mets, je te prie, ta main sous ma main ; et je te ferai jurer par l'Eternel, le Dieu des cieux et le Dieu de la terre, que tu ne prendras point de femme pour mon fils, des filles des Cananéens parmi lesquels j'habite ; mais tu t'en iras en mon pays et vers mon parentage et tu y prendras une femme pour mon fils Isaac. Ici Abraham est à la place de Dieu le Père et le serviteur représente la nature par laquelle le Père gouverne. La nature en sa puissance doit s'engager *essentiellement* de ne point unir Isaac, ou les chrétiens, à une femme cananéenne, c'est-à-dire à une *Matrice* de l'*Ens* du serpent, afin qu'il n'attire point le poison cananéen du monde ténébreux ; il doit jurer de ne point introduire cette qualité comme épouse dans les enfants du Christ, en la *Teinture* de *Vénus*, qui est la véritable *Matrice* féminine dans les hommes et les femmes, mais d'unir royaume de Dieu ? Abraham répondit : Garde-toi le véritable homme adamique créé dans l'image de Dieu, c'est-à-dire la véritable *Essence* humaine de

l'arbre originel provenu de la première racine d'Adam, à l'*Ens* du Christ, ou au véritable Isaac dans les enfants du Christ, car Adam a introduit en notre chair et notre âme l'*Ens* du serpent et du diable, et la nature l'a accueilli de sorte qu'elle a enfanté une volonté propre désobéissante à Dieu. Mais, comme Dieu avait introduit en Isaac le saint *Ens* de son Verbe qu'Abraham avait saisi dans le désir de sa foi et représenté en Isaac dans une branche nouvelle de l'arbre humain corrompu, la nature a dû jurer de ne plus accueillir l'*Ens* du serpent comme épouse; mais elle devait prendre l'*Ens* dans la véritable patrie d'Abraham, ou dans la véritable essence, et le conduire à Isaac, à l'*Ens* de foi céleste des enfants du Christ, dans lequel l'homme aime la céleste *Matrice*, qui est sa propre mère, d'un désir pur et non selon l'*Ens* du serpent; car l'homme est *placé* dans deux essences : dans l'*Ens* Divin du Verbe formé et dans l'*Ens* naturel du *Centre* de la nature dans le *Fiat*.

Et le serviteur d'Abraham dit : Peut-être que la femme ne voudra point me suivre en ce pays. Me faudra-t-il nécessairement ramener ton fils au pays d'où tu es sorti? C'est ainsi que la nature dit à Dieu : Si le véritable *Ens* humain, étant dominé par le poison du serpent, ne voulait point me suivre et rentrer avec Isaac ou l'*Ens* du Christ dans le véritable pays humain, dans l'arbre paradisiaque d'Adam, me faudra-t-il ramener ton fils, ou ton saint *Ens*, ou bien d'y ramener mon fils. L'Éternel, le Dieu des cieux qui m'a pris de la maison de mon père et du pays de mon parentage et qui m'a parlé et juré, disant :

Je donnerai à ta postérité ce pays, enverra lui-même son ange devant toi et tu prendras une femme de ce pays-là pour mon fils. Que si la femme ne veut pas te suivre, tu seras quitte de ce serment que je te fais faire ; quoi qu'il en soit, ne ramène point là mon fils. Alors le serviteur mit la main sous la cuisse d'Abraham, son maître, et s'engagea par serment à faire ce qu'il avait dit. Ainsi Dieu répondit à la nature : Garde-toi bien d'agir selon ta raison et de ramener mon saint *Ens* au pays d'où il est provenu, car il doit demeurer dans les hommes. Le Dieu des cieux qui a pris l'*Ens* humain du Verbe éternel ou de sa patrie éternelle, qui représente la maison du Père qui a donné à l'homme la terre de Chanaan selon la qualité paradisiaque, enverra son ange ou sa volonté au-devant de toi afin que tu prennes là une femme pour mon fils ; car lorsque Dieu veut s'unir à ses fils par un hymen éternel, il envoie d'abord son ange ou sa volonté dans l'*Ens* humain, pour que celui-ci se tourne vers Dieu et fasse pénitence. Et la nature du tempérament ne doit pas raisonner et douter de ce que Dieu veut faire lorsqu'il s'en sert comme instrument ; mais elle doit laisser agir Dieu et exécuter ses ordres, quand il veut attirer la femme, ou l'esprit humain, pour l'unir à Isaac, ou au Christ dans l'*Ens* Divin.

Si la volonté humaine ne veut pas suivre la nature, porteur de l'*Ens* céleste, celle-ci est quitte de son serment ; cependant elle ne doit pas ramener l'*Ens* céleste, mais s'arrêter et écouter où Dieu veut la diriger ; car, tout comme la pluie du ciel n'y retourne point sans fruit, de même la parole de Dieu ne doit

pas revenir seule, mais elle doit agir et porter fruit dans la Sagesse formée ; et lorsqu'un homme refuse, le Verbe touche un autre qui en est capable.

Quand Dieu eut proféré ainsi sa sainte parole avec l'*Ens* ou l'essence Divine dans l'*Ens* naturel de Marie, la servante de Dieu, et transmué en une seule Personne Dieu et l'homme, la nature humaine jura sous la cuisse de la nature céleste du Père qu'elle obéirait à Dieu et qu'elle irait chercher la femme humaine pour les fiançailles de l'*Ens* Divin ; c'est ainsi que le Christ, en son humanité acceptée, devait se mettre en route comme serviteur d'Abraham, ou de Dieu son Père pour chercher la fiancée que l'ange du Seigneur ou la volonté de Dieu voudrait lui unir. Puis le serviteur se mit en chemin et revint avec Rébecca, c'est-à-dire la vierge Sophie (*Myst. Magnum L.*).

BOEHM (traduit par DEBES).







# PARTIE INITIATIQUE

*Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)*

## Le Figuier stérile

(SENS MOYEN)

א. — Nathanaël s'était assis sous un figuier, ses disciples autour de lui; et narrant les merveilles sous ses yeux accomplies par Jésus le Sauveur, il disait:

ב. — « Un autre jour, en sortant avec nous de Béthaniah, Il éprouva, dans Son Amour immense, le désir d'assimiler à Son Centre, le Fruit de la Nature élémentaire végétative, en la production fructueuse d'un Figuier qui croissait au bord du chemin. »

ג. — Or, il ne peut assimiler que la Vie et la substance vitalisée par assimilation de sa propre substance.

ד. — Et c'est pourquoi, de Lui, en son Amour infini, éternel Désir d'assimilation, éternellement et dans l'universelle Shadée, émane la Vie, car la Vie est en lui, et la Vie est Lui.

ה. — Et à celui qui désire la Vie, avec joie et à l'instant la Vie se donne, comme un jour elle le manifesta pour la Femme en danger de désassimilation par perte de son sang.

ו. — Vers qui d'Elle seule la Vie alla, Jésus disant:

« Quelqu'un M'a touché, car J'ai senti une Force qui émanait de Moi. »

ז. — Or Jésus projeta la Vie sur le Figuier, sur la Matière élémentaire végétative de la Shadée en repos et lui demanda son fruit en assimilation à la Vie, selon la Parole : « Je donne Ma Vie, pour La reprendre. »

ח. — Mais le Nephesh de la Matière élémentaire végétative répondit : « Qu'est-il maintenant à moi besoin de la Vie ? ou ne puis-je plus, quand il me plaît, me ramener en ma concentration passive ?

ט. — Ne puis-je donc plus choisir le Temps de mon Evolution vitale, le Temps de la Manifestation de mon Fruit vitalisé, suivant la règle que je me suis fixée en mon quaternaire particulier et libre ?

י. — Quand il sera venu, ce Temps, je t'assimilerai Toi, la Vie, et je manifesterai mon Fruit vitalisé ; et Toi, alors, assimilant, tu pourras assimiler ce Fruit.

כ. — Car je suis libre par la Volonté que Toi-même, vitalisant ma Quaternarité, Tu m'as donnée et que tu ne peux me reprendre. »

. — Mais qu'est la Passivité de la Shadée s'immobilisant, contre l'infinie Activité de la Vie universelle en éternel mouvement.

מ. — Et dans la Nature élémentaire végétative du Figuier, qui par sa contraction passive s'opposait à l'Expansivité du Feu vivant et vitalisant de l'Aour universel, s'alluma, sous le choc infini de la Compression active, le Feu passif et destructeur d'Aoub, desséchant le Figuier pour l'Eternité.

כ. — Voilà pourquoi à celui qui n'a pas, il sera encore ôté ; car celui qui n'a pas a refusé, et jamais plus il ne pourra posséder dans l'Eternité et l'Universalité des Eons.

ס. — Et ainsi fut fait à la Terre des Promissions et à Jérusalem la Fiancée selon la parole d'ISHO, Verbe d'IOH : « Que de fois J'ai voulu, Moi la Vie, vitaliser les Productions pour l'Eternité, en Me les assimilant en mode vital universel, et Toi, toujours, tu n'as pas voulu !

ע. — Aussi, seras-tu désolée et inféconde en l'Eternité et l'Universalité des Eons, que seuls posséderont ceux qui M'ayant reçu seront repris par Moi, en Moi.

פ. — Qui suis la Plénitude de la Vie, de la Vérité et de l'Amour. »

Amen.

Docteur Saïr.



# LA KABBALE PRATIQUE

## D'après la Théosophie chrétienne

*Traduction de la « Magie numérale »* d'ECKARTHAUSEN

(*Suite.*)

---

Tel est la marche des choses ; tout repose dans les lois éternelles de la nature ; l'homme a besoin de la lumière du soleil pour voir ; celui-ci éclaire les yeux de sa chair : la lumière de la divinité éclaire les yeux de son âme.

Il y aura un temps où la plus grande partie des hommes verra ces vérités dans leur pleine lumière ; mais avant que ce soleil luise, des erreurs corrompront la moitié du monde, et les hommes se rendront malheureux par leurs passions.

Les philosophes cherchent à rejeter toute religion et ne veulent chercher la béatitude des hommes que dans leur intelligence et dans la nature ; mais ils deviendront la victime de leurs passions ; comme ils ne se connaissent pas d'ordre supérieur au-dessus d'eux, ils croient pouvoir se passer de l'inférieur, et cela est la cause qu'ils s'insurgent contre les princes et les prêtres ; ceux-ci, au lieu de se tenir fermement

aux vérités éternelles de la religion, ne chercheront pas à défendre l'intérieur de l'Eglise et du gouvernement, mais l'enveloppe, à laquelle s'attache leur pouvoir temporel, leur autorité, leur puissance, leur sensualité, leur égoïsme et leurs passions, et c'est ainsi que les frères se lèveront contre leurs frères, et les jours de misère depuis longtemps prédits viendront.

Seulement ceux qui croient vraiment en Dieu et qui cheminent en lui, qui sont ses partisans, prieront en silence à lui, qu'il guérisse les hommes de leur aveuglement, et chercheront à glorifier Dieu. Il paraît que ces temps sont déjà très proches.

Peu d'hommes pensent que les grands désordres qui ont eu lieu dans notre siècle, ont là leur cause, parce que les hommes ont quitté les chemins de l'ordre ; au lieu de s'approcher de cet ordre sacré, ils veulent prévenir par la force ou la politique un mal qui a son siège dans les cœurs corrompus des hommes. Ils opposent des passions aux passions, par quoi ils aggravent le mal, et ils ne pensent pas que les erreurs ne peuvent être corrigées que par la vérité et les vices par les vertus, que cela est la marche de la nature. Ainsi le monde, s'il est tombé une fois, est sous la verge de ses propres crimes ; ainsi la justice divine s'accomplit pleinement ; ce n'est que le retour à l'ordre, aux lois éternelles de la nature qui conduit à la béatitude et à la sagesse.

L'étude la plus grande et la plus sublime de l'homme est d'apprendre à connaître les rapports éternels de toutes les choses ; comme ils existaient avant que le monde corporel se développât, comme ils existent

après la naissance du monde corporel, comme ils existent dans leur possibilité et dans leur réalité — comme ils seront éternels — et la connaissance des rapports de l'univers — les lois de l'ordre et l'harmonie de toutes choses. La plus haute étude de l'homme y repose ; toute étude, toute science a cette science principale comme base fondamentale ; elles ne sont que des fragments arrachés du cadre éternel, dans lequel les bijoux brillaient autour du trône de l'Eternel. Tout ce qui est vrai, frappant, étonnant et beau, ne l'est que parce qu'il s'approche de cette science. Un rayon de ce pur soleil allumait l'étincelle, qui brûlait dans Newton ; elle représente les plus hautes et les plus sublimes mathématiques, la clef de toutes les sciences et connaissances.

Cette science consiste dans la connaissance des nombres naturels ou la progression de l'unité dans le système créateur. Mais cette science est si sainte et si grande, que tous les sages de l'antiquité et de nos temps n'en parlent qu'avec la plus grande modestie et le plus grand respect, pour ne pas profaner les grands secrets, qui reposent dans cette science, devant des yeux sensuels.

Appelé par une voix supérieure j''entreprends de ne présenter aux hommes, qui cherchent d'un cœur pur la vérité, que quelques fragments selon le besoin de notre temps ; à moi, il me sera assez, mon ami ! de vous montrer au loin une faible lueur d'une lumière, qui vous conduira, si vous la suivez fidèlement, à l'intuition d'un soleil, que l'œil du philosophe, qui n'est que sensuel, ne peut pas supporter.

Je veux m'efforcer de tant de clarté qu'il m'est possible et permis ; seulement il faut que je vous fasse souvenir de tout ce qui est dit et il faut que je vous dise qu'il y a des choses dont notre philosophie ne se fait pas une idée, mais que, pour comprendre ces choses, l'homme doit avoir reçu une disposition d'âme supérieure, sans laquelle il ne saura jamais les comprendre ni les concevoir.

Il y a une intuition des choses sublimes, à laquelle on ne peut venir que par un degré supérieur d'approximation. Qui a une fois commencé à marcher sur le chemin de l'assimilation, me comprendra.

## DES NOMBRES DE LA NATURE, COMME LE FONDEMENT DE TOUTES LES SCIENCES ET CONNAISSANCES

Qui sait calculer avec les nombres de la nature, celui-là trouve les rapports éternels des choses, la progression de l'unité, les lois de la nature, les rapports du corporel et du spirituel, des forces, des effets et des suites. Il définit l'espace et la durée des choses, et calcule le passé et l'avenir.

Mais, pour se faire des idées justes de cette doctrine des nombres, il ne faut pas se représenter les nombres de la nature comme des nombres arithmétiques, mais comme certaines déterminaisons au moyen desquelles une chose est celle-ci ou celle-là.

D'après Pythagore les nombres des choses sont ce qui est le fondement dans l'intelligence divine et

d'après quoi les choses apparaissent d'une telle manière et non pas d'une autre.

Les nombres sont aussi regardés comme une échelle graduée du sensuel à l'intellectuel, auquel on ne peut arriver sans ce médium ; ils sont intermédiaires entre la plus haute science et celle qui a la nature visible pour objet.

Chaque chose a ses propositions et ses terminaisons, par lesquelles sont définis et la quantité de son essence et les degrés de ses forces, qui se manifestent, et de son action, et ce qui définit ces degrés de la force et de l'action qui se manifestent est appelé un nombre de la nature.

La consonnance de tous les nombres représentait des mots où l'essence fondamentale des êtres et leurs effets fait l'harmonie du grand Entier.

Tous les nombres intellectuels sont des émanations de l'unité, ainsi que l'un, ou 1, est le commencement de tout ce qui est nombrable.

Les nombres de la nature sont le type de l'ordre de tout le système créateur. Ils montrent les rapports éternels et nécessaires des objets, les progressions de l'unité.

Les nombres de la nature sont des outils pour comprendre et embrasser du regard les relations du Tout.

Tels sont les commencements de ces choses, qui ne sont que des objets de l'intelligence et de l'âme.

Les chiffres arabes sont les seules formes qui égalent de plus près comme symbole les nombres de la nature ; c'est pourquoi on les emploie pour calculer les nombres de la nature pour ces formes ; car toutes

les proportions arithmétiques ou expressions de choses sensuelles se rattachent en quantité égale à des nombres insensuels de manière que la triade intellectuelle est le principe du nombrable 3 ; la quaternion intellectuelle est le principe du nombrable 4.

C'est par cette cause qu'il faut distinguer exactement entre les nombres et le nombrable.

Les nombres sont des terminaisons et se rapportent seulement à des quantités intellectuelles, le nombrable a seulement le corporel pour objet et ne représente que des expressions de l'invisible dans le visible.

On voit donc que dans chaque nombrable est caché son nombre, qui rend seulement le nombrable considéré comme corporel nombrable.

La doctrine des nombres est la seule science qui nous donne une idée claire de la relation du corporel avec l'intellectuel ; elle est la dernière nuance par laquelle le corporel passe au spirituel et sans laquelle on ne comprendra jamais ni ne saura comprendre les rapports des choses et l'harmonie du système créateur. Elle est, comme j'ai dit, l'échelle graduée du sensuel à l'intellectuel, auquel on ne peut parvenir sans ce moyen ; par elle on apprend la vraie dialectique, pas celle d'Aristote, mais celle qui a le Divin pour objet.

Heureux celui, dit Platon, qui comprend les nombres intellectuels et qui connaît la grande influence que le pair et l'impair ont sur la production et les forces des êtres.

Celui qui sait compter avec les nombres de la

nature sait tout ; car compter avec les nombres de la nature veut dire mettre chaque objet, chaque être, chaque nombrable dans sa position naturelle et dans l'égalité suprême qu'il a reçue sur l'échelle de la nature, sur laquelle on embrasse du regard les forces, les effets et les suites des choses.

DES NOMBRES ET DU NOMBRABLE

Les nombres ne sont pas sensuels, seulement le nombrable est sensuel. Les nombres reposent dans la nature avant le nombrable ; ainsi :

Que la force, l'effet, la suite, les progressions existent avant de devenir nombrables et de passer à l'expression. La force, l'effet, la suite, 1, 2, 3.

Le commencement de toutes les choses est l'unité, car tous les nombres rentrent dans l'unité et existent par l'unité. De la progression de cette unité ou de la radiation l'infiniment nombrable naît des contours et des nombres comme les commencements originaires du nombrable.

Chaque nombre est pair ou impair.
Le nombre impair est indéfini.
Le nombre pair est défini.
Le nombre impair est parfait.
Le nombre pair est imparfait.
Le nombre impair est masculin.
Le nombre pair est féminin.

Pour se faire des idées pures de l'importance du nombre, il faut penser que les mathématiques sont la seule science qui nous conduit à l'évidence et à la vérité.

Les principes mathématiques sont, sans être matériels, uniquement les vraies lois du visible et du sensible, ou du sensuel.

Tant que nous voulons définir les principes des choses par les choses mêmes, il faut que nous nous trompions ; mais si les principes nous dirigent pour définir les choses, nous ne pouvons pas nous tromper et cela se fait par la doctrine des nombres de la nature.

Dans les mathématiques rien ne peut être démontré, à moins qu'on ne réduise ce qu'on veut démontrer à un axiome, car ce n'est que lui qui est vrai ; et pourquoi l'axiome est-il vrai ? Parce qu'il est indépendant du matériel et sensuel et n'est qu'intellectuel. Le chemin de la vérité va donc de l'intellectuel au matériel, c'est pourquoi la doctrine des nombres représente les plus hautes mathématiques, parce que tous les axiomes qu'elle donne se rattachent à des vérités intellectuelles.

Ce n'est que quand on compare les productions corporelles avec les lois de l'intellectuel qu'on sait juger de la vérité des choses. C'est pourquoi tout ce qui est vrai dans la géométrie, la mécanique, l'optique, l'hydraulique, se pose dans la comparaison de l'expérience ou des productions avec les lois des principes intellectuels.

Si l'on veut calculer avec les nombres de la nature, il faut poser les nombres tels qu'ils étaient dans la possibilité avant la naissance du monde corporel, et sous ce rapport la doctrine des nombres trouve :

1 — et — 0.

Si nous considérons cet arrangement, il s'ensuit :

1. Il n'y a pas de progession sans l'unité ;

2. Tous les nombres sont produits par l'unité;

3. Nul nombre ne peut exister sans l'unité ;

4. Mais l'unité peut exister sans nombre ;

5. De l'unité viennent les lois et leur ordre ;

6. Les lois des nombres et de l'ordre naissent par les progressions de l'unité dans la production des nombres ;

7. Si les nombres sont arrangés selon leur progression, ils sont dans leur ordre ;

8. S'ils sont dans l'ordre, ils montrent la proportion de l'unité contre les nombres et des nombres contre l'unité ;

9. L'ordre est l'harmonie des nombres ;

10. Ce qui abandonne l'ordre perd son nombre et sa vraie proportion à l'unité ; ce qui rentre dans l'ordre recouvre sa proportion à l'unité ; ce qui ne rentre pas dans l'ordre est éloigné de sa vraie proportion ;

11. Tous les nombres étant produits par l'unité, sont avec l'unité dans une relation nécessaire ;

12. Les nombres sont subordonnés à l'unité ;

13. L'unité existait avant les nombres, parce que les nombres ne sont que ses progressions ;

14. L'unité est indivisible, éternelle ; les nombres sont divisibles, temporels ;

15. Avant la progression de l'unité il n'y avait pas de temps ; car le temps naissait par la progression, parce que les nombres naissaient aussi par la progression ;

16. L'unité agit du premier nombre possible jusqu'au dernier possible.

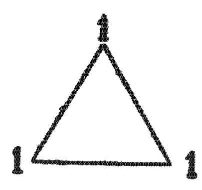
Il n'y a donc qu'une seule unité dans la nature, qui produit par sa progression tous les nombres et laisse dans chaque nombre son type, sans changer.

Par cette progression l'unité devient le produisant et le nombre le produit ; donc deux, l'éternel et le temporel, le spirituel, le matériel, l'indétruisible, le détruisible, l'actif et le passif, ou l'agissant et le souffrant

### *Axiomes*

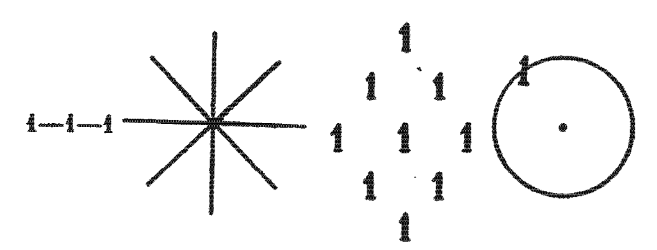
Les nombres se produisent par la progression de l'unité ; l'unité est donc la force, le nombre la suite ; donc 3 substances, qui reposaient éternellement en elle, comme l'effet et la suite, sont dans la force, donc un 3 éternel, immatériel dans l'éternité, avant que le temps fût distinct, et pourtant un 111 ${}_{1}\overset{1}{\triangle}{}_{1}$, de tout temps 3 et pourtant 1.

On ne peut pas se représenter autrement la progression spirituelle de l'unité, que par une ligne intellectuelle ; cette ligne, même tirée dans l'infini, aura, dès qu'on se la représente sensuellement, trois points, commencement, centre, fin, 1 — 1 — 1, force, effet, suite.




Les progressions de l'unité sont des émanations, des radiations, des rayons (radii) infinis d'un centre, des lignes droites agissantes dans l'infini.

Il n'y a que deux progressions possibles dans l'unité : l'infinie et la définie. L'infinie, dans la force, l'effet, la suite ; la définie, comme la progression de l'unité, rentre dans elle-même, ou la ligne circulaire.




Donc il n'y a que deux lignes dans la nature : la ligne droite et la ligne circulaire.

Le cercle ne peut pas naître sans rayons.

Les rayons agissent et vont dans l'infini.

Ces rayons infinis sont bornés par la périphérie.

La ligne circulaire est donc la ligne de la sensualité ou du matériel.

La ligne droite est la ligne du spirituel et de l'intellectuel.

Chaque énergie et émanation est égale à la ligne droite.

Chaque périphérie est égale à la ligne circulaire.

Chaque principe est égale à 1.

L'éradiation de l'unité absolue = 2.

Reflet du premier originaire = 2.

Lumière et feu = 1.

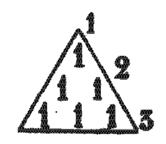
Action double du spirituel et du sensuel = 2.

Énergie et réaction = 2 ; ou = à la proportion du rayon, à la périphérie.

Qu'on retienne l'axiome : tous les résultats de l'intellectuel et du physique égalent 3.

1. De devenir des possibilités réelles.
2. Énergie et réaction.
3. Résultat et forme.

Type de la triade. — Force, Effet, Suite.




CONCLUSIONS

Le commencement originaire de la matière est supérieur à la matière.

Nul produit ne peut être égal au commencement originaire de la production.

Dans le moment de la production le produit est déjà au-dessous de l'individu produisant.

Nous voyons la production de la matière, mais nous ne voyons pas la force produisante.

La force produisante est nécessairement différente de la matière produite.

Les qualités de la matière sont la grandeur et l'extension, la divisibilité et les lois du temps et de l'espace.

Comme la force produisante de la matière est différente de la matière, elle ne peut donc pas avoir sa qualité de grandeur, d'extension et de divisibilité, et par conséquent la force n'est pas sous la loi du temps et de l'espace.

Tous les êtres sont sujets à leur *principium generationis*.

Le *principium generationis* ne peut pas avoir avec la matière la même substance.

La matière est divisible; le *principium generationis* indivisible.

La matière a de l'extension, de la grandeur et de la forme; le *principium generationis* est simple.

La matière est sujette au changement et elle est détruisible; le *principium generationis* est indétruisible et invariable.

Le *principium generationis* n'a pas de communauté avec les corps et la matière; le *principium* existe avant la naissance des corps et après leur destruction.

Il y a une force active qui est au-dessus de toutes les autres forces.

Toutes les autres forces sont sujettes à cette force.

Cette force donne à tous les êtres qui sont corporels, leurs formes, et par elle les êtres qui lui sont soumis se conservent et se reproduisent.

Cette force est simple selon sa nature et simple dans ses actions.

La production des plus petites parties des germes de la matière est essentiellement différente de l'incarnation, et elles sont pourtant sous les mêmes lois.

Il y a une force supérieure simple, qui agit dans toutes les forces, sans laquelle aucune force ne se développe, sans laquelle aucun corps ne peut se conserver, et cette force est essentiellement différente de toutes les autres forces.

Il y a dans la nature des rapports éternels, des lois primitives, auxquelles tout ce qui est dans ce grand univers est proportionné.

Tout dans la nature est simple et prouve la grandeur de la création ; tout rappelle à l'homme, à moins qu'il ne le veuille, les lois de l'unité, qui sont dans le système créateur.

Mais la plus petite partie des hommes lisent dans la nature, dans laquelle pourtant tout est type et impression ; au lieu de pénétrer dans l'intérieur des choses et de leurs principes, la plus grande partie se borne à l'enveloppe extérieure et tombe dans l'erreur.

Quelques-uns séparent le spirituel du matériel et veulent considérer tout à part, et ne connaissent pas alors la relation des choses ; d'autres rejettent totalement le spirituel et s'imaginent trouver dans la matière la clef du miraculeux et errent dans les ténèbres.

La doctrine des nombres nous montre un tout autre chemin, qui est l'unique qui conduise dans la nature à la vérité.

Avant de pouvoir mettre les nombres dans les vraies proportions de leur existence, il faut d'abord savoir la proportion des nombres dans la possibilité de leur existence. Il faut que cela se fasse d'après les avis de la nature, dans laquelle toujours l'un produit l'autre.

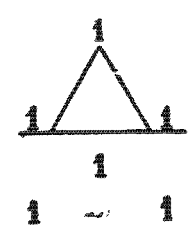
Si on considère les progressions de l'unité comme des progressions, le premier résultat est, comme nous venons de dire :

1 — 1 — 1

Qu'on fasse permuter ces trois unités comme on veut, on trouve toujours *force*, *effet*, *suite* :

1 — 1 — 1

dans un. Cet un, les anciens le nommaient la sainte triade, le commencement spirituel originaire de toutes les choses — éternellement indivisible — Dieu. Dans la doctrine des nombres, l'incompréhensible triade est arrangée de cette manière :



ou :

Cette triade, qui n'était que 1, était la source originaire de toutes les choses ; elle puisait — et du néant ; ce néant était — la possibilité de la ligne circulaire, ou de la périphérie O, qui était dans la possibilité — mais qui ne serait rien éternellement sans 1, comme elle était avec 1 le nombre de l'univers. Je mets : 0 = rien ; 1 et 0 = 10. Pour comprendre plus clairement, qu'on mette le premier nombrable et on a la triade des choses.

1

1 1

---

3

3 consiste dans la proportion de 1 à 2 et de 2 à 1 ;

et c'est pourquoi la première progression est dans 2 ; ou parce que la matière n'a pas de vraie unité $\frac{11}{2}$. Une fois un est un — un et un font deux. De là on voit, que le premier 1 de la matière ne peut exister sans l'intellectuel 1, car sans la réunion de 1 à 1 on n'aura jamais 2. Mais dans le système créateur, il ne faut pas croire le 1 matériel égal à l'intellectuel ; sa proportion au 1 éternel est, comme 0 à 1. Mais aussi 0, regardé dans la possibilité d'une réunion avec 1, est un nombre, ainsi que 10 exprime le nombre de la nature, ou la proportion de l'unité au sensuel, de l'esprit à la matière, du centre à la périphérie.

Qu'on mette les premiers nombres sensuels comme les images du nombre intellectuel, et qu'on regarde leurs productions 1. 2. 3. Qu'on fasse permuter ces nombres aussi souvent qu'il est possible et on n'aura aucun autre nombre que 3,4,5,6, — donc la possibilité du premier type de 3.

Dans ces nombres, dont le plein nombre est 6, se trouve un autre type de 3, si l'on ajoute les premiers trois nombres aux autres nés de la permutation, comme :

$$\begin{array}{r} 3.\ 4.\ 5.\ 6. \\ 1.\ 2.\ 3. \\ \hline 3.\ 5.\ 7.\ 9. \end{array}$$

Par cette progression on voit que dans tout le système créateur se trouve une triple progression du Ternaire (*ternarius*), qui a seulement l'immatériel dans la matière pour objet, parce que le premier 4 se trouve dans le plan : donc 9 est le nombre de l'implé-

tion du triple ternaire, un nombre qui contient tant de miraculeux, comme nous dirons dans son temps.

Si on suppose cela, on peut facilement faire des réflexions sur les nombres 1,2,3.

Tout ce qui est de la force = 1.

Tout ce qui est de l'effet = 2.

Tout ce qui produit = 1.

Tout ce qui est produit = 2.

Si on met les nombres nommés dans leur ordre, on aura :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 3 | 4 | 5 | 6 |
| 4 | 5 | 7 | 9 |
| 7 | 9 | 12 | 15 |
| | | | 36 |

les nombres sont groupés, comme :

| | | |
|---|---|---|
| 3 | 4 | 56 |
| 4 | 5 | 79 |
| 7 | 9 | |

Ainsi le premier carré produit par son résultat 7 et 9; le principal nombre de progression du quaternaire double est alors :

3 4
4 5

S'ils sont mis en croix, ils donnent toujours 8 — 5 + 3 = 8 et 4 + 4 = 8.

On aura donc 8 et 8 ou :

| | |
|---|---|
| 4 — — | 4 |
| \| | \| |
| 4 | 4 |
| 8 | 8 |

On aura le même résultat avec les nombres masculins et féminins, parce que tout dans la nature est un — parce que tout est un entier, une chaîne, parce que tout existe par des lois éternelles, invariables et parce que tout reproduit d'après des lois éternelles, invariables, ses égaux.

Des nombres masculins sont : 3 5 7 9
— féminins sont : 2 4 6 8

Si on les compose, comme :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 3 | 5 | 7 | 9 |
| 2 | 4 | 6 | 8 |
| 5 | 9 | 13 | 17 |
| | | 4 | 8 |

On aura 5, 9, 4, 8, qui montrent de nouveau le plan du carré naturel comme :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 3 | 5 | 7 | 9 |
| 2 | 4 | 6 | 8 |
| | 5 | | 9 |
| | 4 | | 8 |

$9 + 4 = 13$, $8 + 5 = 13$ — donc :

| | |
|---|---|
| 13 | 4 |
| 13 | 4 |

Si on renverse les nombres, comme :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | 3 | 5 | 7 | 9 |
| | 8 | 6 | 4 | 2 |
| On aura : | 11 | 11 | 11 | 11 |
| | | 4 | | 4 |
| | | | 8 | |

et on aura plusieurs fois, par le facit, le quartenaire double.

Si on fait encore permuter les nombres comme :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | 3 | 5 | 7 | 9 |
| | 4 | 2 | 8 | 6 |
| Le facit est | 7 | 7 | 15 | 15 |
| | | | 6 | 6 |

Et enfin par la dernière permutation :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 3 | 5 | 7 | 9 |
| 2 | 6 | 4 | 8 |
| 4 | 11 | 11 | 17 |
| 4 | 2 | 2 | 8 |
| | 4 | | |

De quoi on peut trouver la raison de toutes les proportions, surtout si l'on combine les résultats obtenus comme :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 4 | 2 | 8 | 6 | 10 |
| 6 | 8 | 2 | 4 | |
| 8 | 4 | 6 | 2 | 10 |
| 2 | 6 | 4 | 8 | |
| 20 | 20 | 20 | 20 | 20 |

Proportion de 1 à 0 — ou au *numerus universalis*.

## CONCLUSIONS

L'unité n'est pas un nombre, mais la source de tous les nombres.

10 est le nombre de la nature. Il n'y en a plus que neuf nombres ; 10 est la plénitude de tous les nombres, et tous les autres nombres ne sont que des répétitions, qui se réduisent à 10, de 10 à 3 — et 3 se perd de nouveau dans l'unité.

10 est donc le *numerus universalis.*

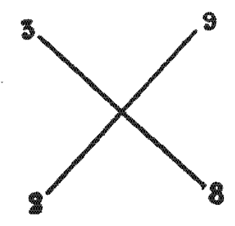
La puissance de ce nombre est 4.

L'implétion se fait par $\frac{1\ 2\ 3\ 4}{10}$, car dans 1 2 3 4 tous les nombres sont contenus.

Pour comprendre plus clairement, qu'on arrange les nombres tels qu'ils sont dans la possibilité de leur progression, qu'on mette d'abord les masculins, ensuite les féminins :

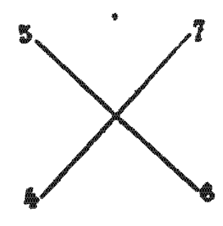
3 5 7 9
2 4 6 8

Tels ils sont dans la possibilité devant la progression sensuelle et réelle, et ils donnent alors le carré intellectuel :




$9 + 2 = 11 \quad 3 + 8 = 11 \quad 1 + 1 = 2 \quad 2 + 2 = 4.$

Qu'on mette alors :




$5 + 6 = 11 \quad 7 + 4 = 11 \quad 1 + 1 = 2 \quad 2 + 2 = 4;$

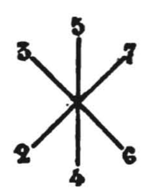
et le résultat est de nouveau le double quaternaire, qui se trouve dans le système créateur. En quoi consiste ce double quaternaire sera expliqué dans la suite ; assez qu'on voie son essence et la proportion des nombres.

Qu'on mette en plus :

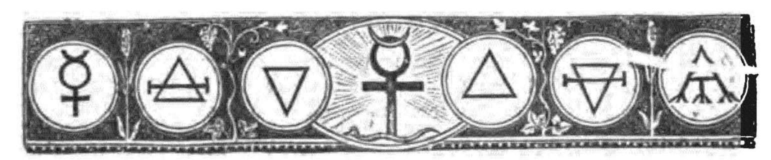
3 5 7
2 4 6

Qu'on les calcule en croix et tu auras toujours 9 — 2 + 7 = 9 — 6 + 3 = 9 ; — comme le nombre de la périphérie ou du sensuel.

De tout cela on voit que les premiers principes de toutes les choses peuvent être trouvés et pensés par la doctrine des nombres. On ne peut pas objecter là que cela est une œuvre de l'imagination ou du bon plaisir. Il faut mettre les nombres, comme ils se produisent, et s'ils sont arrangés de cette manière et si on les considère dans leurs proportions, on trouvera des vérités mathématiques. Qu'on ne considère que le dernier exemple, que nous calculions, qu'on l'arrange et qu'on tire d'un chiffre à l'autre des lignes, on aura une figure géométrique, dont le nombre définit sa proportion intérieure, par exemple :




ECKARTHAUSEN.



# PARTIE LITTÉRAIRE

A M. LE DOCTEUR PAPUS

*Hommage de sympathique reconnaissance.*

## Au sujet de la guerre russo-japonaise

« Toi, l'assassinat cynique et monstrueux !
V. Hugo.

Je te maudis, vil monstre, oh ! toi qu'on nomme guerre
Je maudis tes fusils, tes canons, tes obus,
Tu n'as pas de remords pour le sang que tu bus,
Car il t'en faut toujours pour arroser la terre.

Oh ! carnage d'horreur ! tes mains rouges de crimes
Se lèvent vers la pourpre au soleil d'Orient,
Tu traînes avec toi l'enfant tout souriant
Pour le plonger vivant dans le fond des abîmes.

Tous les monstres marins feront bientôt ripaille,
Ils suivent les vaisseaux qui sont bardés de fer,
Ils attendent joyeux que le sinistre éclair
Fasse tomber chez eux les morts de la bataille.

Terrible destruction ! ce n'est pas la vaillance,
Mais c'est l'assassinat bien plus cruel encor ;
La Raison lumineuse en son beau rayon d'or,
Oui, c'est l'assasinat ou plutôt la Démence.

Chers amis de la Paix, vous êtes de vrais sages,
Repoussez ce fléau qui détruit les humains,
Unissez vos efforts en tenant dans vos mains
Les branches d'oliviers et leurs divins langages.

Je te maudis, vil monstre, oui, je maudis les guerres,
Je maudis les fusils, les canons, les obus ;
Je n'aime qu'un seul nom, c'est celui de Jésus,
Qui nous a dit d'aimer tous les hommes, nos frères.

ALEXANDRINE-EUGÉNIE BIART.

15 août 1904.



# ORDRE MARTINISTE

A Nantes vient de paraître chez Lessard, libraire, 15, rue Rubens, une étude du docteur Sair intitulée : *Claude de Saint-Martin*, interprétation de la véritable doctrine et de son application comme base de la sociologie.

Nous conseillons à tous les Martinistes d'acquérir cette brochure (1 franc, franco), qui est un véritable et lumineux complément des cahiers de l'Ordre. Nous en donnerons quelques extraits dans notre prochain numéro.

*
* *

Les bijoux de l'Ordre sont en vente, pour les membres de l'Ordre seuls, au prix de 4 francs. S'adresser à la direction de l'*Initiation*. Le prix des Cordons sera établi sous peu.

*
* *

Après quelques numéros d'essai, l'*Initiateur*, le nouvel organe de l'Ordre, ayant obtenu le succès attendu, va reparaître avec régularité à dater du mois d'octobre. Nous étudions le moyen d'y encarter des ouvrages classiques de l'Occulte.

* *
*

Nous adressons à Mme Lay Fonvielle l'expression de nos profonds sentiments de condoléance à la suite de la perte douloureuse qu'elle vient d'éprouver en la personne de sa mère.

# UN SECRET PAR MOIS

Voici un secret utile à ceux de nos lecteurs qui habitent la campagne, dans des endroits où on est exposé à trouver des vipères. Le trèfle cuit longtemps et appliqué sur la morsure enlève la douleur et rend la morsure inoffensive. Quelques gouttes d'aconit dans de l'eau tiède devront être prises aussi pendant quelques jours.

# COMMUNICATIONS PSYCHIQUES

Dijon, le 15 novembre 1903.

MONSIEUR,

Il est entendu que bon nombre de communications psychiques sont dues aux influences ambiantes et n'ont alors aucune valeur en tant que révélation d'un fait. Mais, d'autres peuvent réellement révéler des faits passés, présents ou futurs. Je me suis toujours attaché à rechercher avec soin une classification des résultats obtenus.

Vous seul, Monsieur, pouvez savoir la valeur de cette communication déjà ancienne et dont je n'ai jamais osé vous entretenir quoique le désirant parfois vivement. Aujourd'hui je prends mon courage à deux mains et si je suis indiscret, ennuyeux, jetez tout bonnement ce mot au panier. De toute façon, j'implore votre indulgence pour ma hardiesse :

15 mars 1899, 9 heures : Communication du 15 mars 1899 — textuellement — « finissez l'exécution de votre table sidérique; j'ai hâte de vous prouver ma présence parmi vous. Nous reprendrons les premières expériences dont *Papus avait le secret*. Je vous apporterai une graine qu'on ne trouve que dans les Indes et qui poussera très rapidement sous l'influence des fluides. *Papus a obtenu de ces graines également. Papus a travaillé avec un médium, un bon médium, une jeune femme; mais il ne prenait pas les soins suffisants en pareille matière, de sorte que ce médium, très fatigué, a dû refuser son concours.* »

Samedi, 18 mars, 9 heures un quart : « J'avais bien envie de ne pas venir ce soir car je ne suis pas habitué à attendre, vous pourriez au moins être exacts et commencer votre séance à l'heure convenue, etc..... Tâchez d'être plus sérieux, je vais aller dans les Indes chercher mon apport. »

Lundi, 20 mars, 9 heures : « L'unité est le signe de la gloire..... etc..... etc..... Je reviens des Indes et j'ai ces graines qui produiront la plante en une heure ou en quelques minutes à votre volonté. Mais, soyez donc plus sérieux,

ne causez pas de ces choses que le vulgaire n'est pas à même de comprendre. »

Lundi, 27 mars, 9 heures : « Si vous laissez le médium dans un semblable état, je serai obligé de vous abandonner. Comme vous suivez donc mal mes recommandations ; je vous ai recommandé de laisser le bras gauche du médium dans la position où le voilà maintenant sous peine de paralysie partielle, etc..... Je voulais produire l'apport ce soir, mais je ne peux pas vu l'état maladif et nerveux du sujet, etc..... J'ai cherché vos incarnations et cela m'a donné beaucoup de travail : après l'anthropopittique, vous avez, à l'âge de bronze, été homme blanc d'une force herculéenne ; trouvé la mort dans un combat de bêtes féroces ; le médium ne pourrait écrire ni parler votre nom ; le langage moitié sifflé, moitié parlé donne de trop grandes contractions dans la gorge ; vous avez été ensuite, etc. (*Je m'aperçois que je sors du sujet.*)

*L'apport se produit à une séance suivante.*

Communication : « Lundi prochain, faisons pousser notre graine (*j'en ai conservé et en possède encore un peu*); pour cela faire, renversez un verre de cristal, placez de la graine dessus, recouvrez d'un morceau de toile de coton, humectez de quelques gouttes d'eau et nous ferons germer la graine, etc...

En effet, à la séance suivante — le médium étant en catalepsie totale et très prononcée — ladite graine a donné des brins d'herbe verte d'une hauteur de 7 à 9 centimètres. La durée de ce phénomène a été de 5 à 9 minutes environ. Le réveil du médium a été beaucoup plus difficile que d'habitude, et sa fatigue assez prononcée.

Je vous en dis bien long, Monsieur, et crains de vous ennuyer ; mais il me semble qu'il fallait vous exposer nettement les faits dans leur rigoureuse exactitude pour arriver à vous demander si cette communication, qui a rapport à vous, doit être mise sur le compte de la divagation du médium ou s'il y a là réellement révélation d'un fait qui s'est passé à une certaine époque.

A toutes nos expériences étaient présents :

M. Marque, de Dijon ;

Moi-même ;

Mme M., médium.

Nota. — Très rarement — par exception — furent aussi présents : docteur Thirion, docteur Grandjean, mon frère; une fois, une dame de Paris, qui arrivait de Genève et avait vu Mlle Schmit (sujet du prof. Flournoy). Il nous était désagréable de recevoir cette dame, mais il lui avait été promis à Genève qu'elle assisterait à Dijon à une séance où il y aurait apport de fleurs; comment alors refuser ? Quand je dis qu'il nous était désagréable de recevoir cette dame, je m'exprime mal; je veux dire que nous savons fort bien que la présence d'un étranger nuit *généralement* à la marche normale de la séance; il est vrai que ce ne fut pas le cas alors, car bien au contraire on eut ce jour une véritable pluie de fleurs, dont l'une n'appartenait pas à la flore de ce pays. En la voyant, cette dame dit : « Il y a sur le tombeau de mon mari — en Egypte — de ces fleurs. » Nous n'en savions pas plus long.

*Le père* Delanne aussi assista plusieurs fois à nos expériences et sa présence fut *toujours*, une cause de *bonne séance*; presque chaque fois qu'il fut avec nous, il y eut apport d'objets. Ces quelques exceptions présentées, nous n'avons travaillé que pour nous — Marque et moi — le médium ne comptant pas, toujours en catalepsie. Nous ne sommes donc pas des révélateurs de ces faits qui ne sont pas encore, dit notre correspondant, à la portée de tous.

Je vous renouvelle, Monsieur, mes excuses et vous prie de prendre, en bonne part, cette trop longue et ennuyeuse missive. Je reste votre serviteur.

M. Grandjean.

## Une hallucination télépathique de Pétrarque (1)

Il se promettait un grand plaisir de lire l'*Afrique* à l'évêque de Lombez. Mais, depuis quelques mois, son plus cher ami languissait consumé d'une maladie cruelle. Pétrarque n'ignorait pas son état alarmant; il en éprouvait de terribles angoisses.

(1) Extrait des *Essais sur la vie de Pétrarque*, par O. du Laurens, p. 73.

Une nuit qu'il dormait d'un sommeil profond, il aperçoit en songe l'évêque de Lombez qui traversait son jardin. « Je l'interrogeai avec vivacité, nous dit Pétrarque dans sa correspondance : D'où venez-vous donc, lui disais-je, et où allez-vous ainsi ? — De Gascogne, me répondait l'évêque, et je vais à Rome. — Eh bien, je suis prêt à vous suivre, repris-je à mon tour. — Non, pas encore, répliqua-t-il, en me repoussant tout doucement de sa main. Je m'élançai aussitôt, les bras ouverts pour saisir mon ami, et dans l'instant même, je vis la pâleur de la mort sur son visage, et ne sentis dans mes bras qu'un corps froid et inanimé. »

Frappé de terreur à son réveil par le souvenir de cette vision, Pétrarque se hâte d'en écrire le jour et le mois. Vingt-cinq jours après, il reçoit la nouvelle de la mort de Jacques Colonne. Il confronte ses dates écrites avec l'époque assignée à cette mort, et Pétrarque acquiert de cette épreuve l'intime conviction que son ami Colonne avait quitté la vie, la nuit même où il lui avait apparu en songe, portant sur son visage tous les signes de la mort.

Tel est le réçit que Pétrarque lui-même adressa à un de ses amis, qui l'interrogeait sur la question de savoir si les songes méritaient notre créance.

---

# Comment est mort Pétrarque (1)

Malgré l'air vif et pur des montagnes Euganées, qui avoisinaient l'habitation de Pétrarque, sa santé ne put entièrement se rétablir. Pétrarque y vivait avec une extrême sobriété, ne mangeait que des herbes et des fruits pendant les ardeurs de l'été. Son médecin, alarmé de ce régime sévère, voulait au contraire qu'il se privât de végétaux, pour se nourrir d'aliments plus substantiels. Mais le malade continua sa manière de vivre et répondit à son médecin qu'il ne pensait pas que la Providence eût fait naître en si grande abondance les fruits et les légumes

(1) Cf. *Essais sur la vie de Pétraque*, par O. du Laurens

pendant la chaude saison, si leur usage devait être nuisible à la santé des hommes.

Cette même année (1374) et le 18 juillet, selon quelques biographes, ou le 19, selon d'autres, se termina la vie de l'homme qui était la gloire de son siècle.

Ceux qui ont varié pour fixer le jour de la mort ne se sont pas mieux accordés sur la nature de la maladie qui l'avait causée.

Les uns ont cru qu'il avait succombé à une attaque d'épilepsie ; d'autres ont affirmé qu'il avait péri, frappé d'une apoplexie foudroyante.

Jean Manzini de la Mothe, dans une lettre écrite à ses amis en 1388, raconte la mort de Pétrarque d'une tout autre manière :

Ses domestiques (dit Jean Manzini), ayant trouvé leur maître assis dans sa bibliothèque, vis-à-vis d'une table, et la tête penchée sur un livre, ne s'alarmèrent pas d'abord de son immobilité, parce qu'ils connaissaient l'habitude contractée par leur maître de s'endormir après un long travail. Mais, surpris enfin de ne pas l'entendre respirer, ils s'approchèrent de Pétrarque et s'aperçurent qu'il était sans vie.

Muratori ne croit pas que Pétrarque ait été subitement frappé par la mort : il pense, au contraire, que celui-ci ne succomba qu'à la suite d'une longue maladie, après avoir enduré des souffrances aiguës et reçu les sacrements de l'Eglise avec une piété remarquable...

Quelques témoins de ses derniers moments ont voulu aussi que sa mort ait été accompagnée de prodiges. Lombard de Serico a conté que, Pétrarque ayant expiré entre ses bras, on aperçut, à l'instant même, une nuée blanche, qui s'éleva de son lit jusqu'au plafond de l'appartement, où elle s'arrêta quelques minutes et s'évapora ensuite.

L'historien Philippe Villanni assure avoir ouï lui-même raconter le fait par Lombard de Serico (1).

(1) Le gendre de Pétrarque lui éleva, sur la place de l'église à Arqua, un tombeau de marbre rouge. Par une nuit de tempête, le 27 mai 1630, frère Thomas Martinelli, assisté de sept paysans, brisa un angle du sarcophage de marbre, ouvrit le coin du cercueil et arracha un bras du poète pour l'offrir à Florence. Grande fut l'horreur, au matin, à la vue du

# Conversion subite au martinisme d'une jeune fille israélite

## *DÈS LA PREMIÈRE SÉANCE DE MAGNÉTISATION*

J'ai eu l'honneur de présenter aux lecteurs de l'*Initiation* (n° 9 de juin 1904) Mme A..., voyante du genre Jeanne d'Arc ou Bernadette.

Je leur demande la permission aujourd'hui de leur faire connaître sa sœur, Mlle Emilie, âgée de vingt-huit ans, Israélite d'origine, vierge de corps et d'esprit. (Rien des demi-vierges de notre milieu européen.)

Cette jeune fille n'a jamais été endormie par aucun procédé.

Dans la première et unique séance que j'ai eu l'occasion de faire avec elle (1) j'ai obtenu en trente secondes la catalepsie du petit doigt, puis en une minute d'application de la main droite sur son front le sommeil hypnotique.

Malgré la continuité de cette manœuvre et malgré une longue série de passes elle n'a pu dépasser ce premier degré de l'hypnose compris entre les deux premières léthargies, degré où le sujet devient suggestionnable, mais voit encore le magnétiseur tout noir. En cet état il n'y avait encore nulle trace d'extériorisation de la sensibilité, la

---

sacrilège; on sonna le tocsin et la chasse fut donnée aux coupables, mais le frère était déjà loin Deux de ses complices toutefois furent pris et condamnés à ramer sur les galères de Venise, les fers aux pieds. L'arrêt qui donne tous ces détails nous est parvenu.

Le sépulcre fut refermé. Dans notre siècle, il tombait en ruine; les pierres s'étaient disjointes et des herbes poussaient dans les interstices. Le comte Carlo Leoni, de Padoue, le fit entièrement restaurer, en 1843, et il est aujourd'hui en très bon état. A cette occasion, le cercueil fut ouvert; on trouva le squelette du poète entier, sauf le bras droit qu'avait arraché frère Thomas Martinelli. On ne sait ce que devint la relique; on crut pendant longtemps qu'elle avait été portée en Espagne et était conservée au musée de Madrid; mais on a fait des recherches de nos jours, et on n'a pu en trouver trace.

JUSSERAND.

(1) Dimanche 7 août.

vision d'un élémental ou d'une idée n'est pas encore possible, l'extériorisation n'ayant pas encore commencé et le sujet n'ayant à sa disposition que ses yeux de chair.

Ne pouvant donc pas amener ce sujet à me voir lumineux, bleu à droite et jaune rouge à gauche, je lui ai prescrit d'appeler Jésus par trois fois.

(J'ouvre ici une parenthèse pour rappeler que cette demoiselle n'a pas subi l'influence d'une éducation religieuse quelconque. Elle est tout à fait à l'état de nature et très indifférente en matière de religion.)

« Que voyez-vous, mademoiselle ?

*Réponse.* — Je vois Jésus qui vient me voir.

*Question.* — Comment est-il (1) ?

*Réponse.* — Je vois Jésus au milieu d'une grande lumière bleue. Il me sourit et il me parle d'une voix infiniment douce. — Il est vêtu d'une sorte de gandourah toute blanche et sa tête est entourée de rouge. C'est du feu. »

Elle répète alors les conseils que lui donne cette apparition, ce qui dure une minute et demie environ.

Interrogée alors comment elle me voyait : « Je vous vois tout sombre » répond-elle.

La sensibilité n'était point extériorisée et Mlle E... n'avait point dépassé l'état de l'hypnose ci-dessus décrit.

Dans ce sommeil superficiel une personne présente aux expériences demanda qu'elle fût envoyée au fond du jardin cueillir un bouquet.

En plein midi et sans chapeau, l'opération n'était pas sans danger et à peine eus-je donné la suggestion demandée que, par esprit de charité, je me précipitai à sa poursuite pour l'arrêter. Je la rejoignis à trois pas en dehors de la porte, en plein soleil, mais loin des fleurs qui étaient encore distantes de 35 mètres.

Quelle ne fut pas ma surprise en lui trouvant un bouquet à la main !

« Qui vous a donné ce bouquet, mademoiselle ? — C'est une dame âgée, assez petite, toute blanche devant, avec le côté droit bleu et le côté gauche rouge. »

---

(1) En posant cette question je n'avais nullement dans ma pensée ce qu'elle allait répondre. Je fus même surpris en entendant parler de lumière bleue.

Mlle E... aurait eu besoin d'au moins une minute pour aller au fond du jardin ramasser ces fleurs. Elle les a eu en main, sous mes yeux, en moins de trois secondes, après avoir fait trois pas seulement en dehors du seuil de la maison.

Tous les témoins possibles de ces expériences me suivaient derrière et nul être vivant n'était dans le jardin.

Au réveil, Mlle E... se souvient de tout ce qu'elle a vu, alors que les sujets ordinaires ne se souviennent de rien, à moins qu'on n'excite chez eux le point de la mémoire.

Elle proclame son amour et sa foi en Jésus et elle se réveille Martiniste après s'être endormie Israélite.

Enfin, dernier fait caractéristique. Depuis cette expérience, elle jouit du don de divination. Elle m'annonce les intentions des personnes qui viennent me voir. Celle-ci, dit-elle, est une dame qui vient vous demander sa guérison ; mais, dans le fond, elle ne croit rien et, par derrière elle se moque. Ce n'est pas la peine que vous perdiez du temps avec elle, vous ne la guérirez pas. »

N'est-ce pas là un beau cadeau de bienvenue — ou de noces — que lui a laissé le divin Maître ?

SIFFAR.

---

# ESSAI DE MYSTICISME ANTIQUE

Par A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

« A la base de toutes les religions et de toutes les philosophies, a dit un écrivain contemporain, on retrouve une doctrine obscure, connue seulement de quelques-uns et dont l'origine, malgré les travaux des chercheurs, échappe à toute analyse sérieuse. Cette doctrine est désignée sous des noms différents suivant la religion qui en conserve les clefs : mais une étude même superficielle permet de la reconnaître partout la même, quel que soit le nom qui la décore. » (Papus, *La Cabbale*.)

Or, le chercheur consciencieux qu'est M. Porte du Trait des Ages, ne s'est pas effrayé de cette lourde tâche. Dans le premier volume de ses *Etudes ésotériques à travers les philosophies et les religions*, qu'il nous présente aujour-

d'hui, il cherche à soulever le voile qui nous cache ce mystérieux passé. Méthodiquement, pour plus de clarté, car il faut beaucoup de clarté dans une œuvre de longue haleine comme celle qu'il nous donne, il a divisé son livre en trois parties bien essentielles.

Dans la première, qui sert d'introduction, il nous parle fort savamment de la philosophie grecque. Le sujet par lui-même est classique; ce n'est donc qu'en abordant la seconde partie que l'auteur nous apprend des choses assez peu connues, parce que trop dédaignées. En effet, cette seconde partie traite de la philosophie de l'Ecole d'Alexandrie, avec Ammonius Saccas, Porphyre, Plotin, Proclus, Jamblique, etc. Et c'est ici que nous commençons à trouver la trace de l'ésotérisme philosophique et religieux dont nous parlions tout à l'heure. L'Ecole d'Alexandrie, qui rayonnait d'un si vif éclat à la fin de l'antiquité, alors que le christianisme naissant faisait de rapides progrès, c'est toute une époque, toute une étude qui, elle-même, nous mènera insensiblement aux confins de l'ésotérisme égyptien, par une suite continue, ininterrompue.

Comme on le voit, *l'Essai de Mysticisme antique* est une vaste œuvre synthétique, sérieusement approfondie et documentée, des systèmes philosophiques et religieux de la plus haute antiquité. Telle qu'elle est présentée, avec ses aperçus nouveaux et surtout avec sa documentation sur l'Ecole néo-platonicienne d'Alexandrie et l'ésotérisme antique, elle est neuve, elle est forte, elle est complète. Et les occultistes lettrés sauront apprécier la parfaite érudition, en même temps que la somme de travail dépensée par l'auteur de ce beau travail philosophique.

G. BORELLI.

*L'Essai de Mysticisme antique*, par A. Porte du Trait des Ages, est mis en vente, dès aujourd'hui, par souscription. Tiré à 350 exemplaires seulement, numérotés et signés, il ne sera livré qu'aux souscripteurs ; par conséquent, il sera impossible de se le procurer en librairie. Prix du volume : 10 francs. Adresser souscriptions et mandats à M. H. Durville, libraire-éditeur, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV.

# NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

*Le Peuple Roi, essai de sociologie universaliste*, par Th. Darel (Genève et Paris).

Ce livre est le long commentaire de cette épigraphe : *Vox populi vox Dei*. Tout par le peuple et pour le peuple. Pour atteindre ce but, il faut que le peuple prenne conscience de lui-même, de son âme collective, poursuive la réalisation de l'idéal élevé qui est en lui et dont il n'a encore qu'une vague aperception. Un moyen, le meilleur, s'offre à lui : la coopération. L'individu, cette unité sociale élémentaire, doit travailler pour le bien de tous, et la société pour le bien de l'individu. *Un pour tous, tous pour un*, telle est la formule qui résume admirablement cette double action réciproque et continue. Mais cette action ne sera vraiment efficace et durable que si elle est librement voulue des deux parts.

De nombreux obstacles s'opposent à sa pleine et immédiate réalisation. La voie est obstruée par les ruines et les survivances du passé, qui pèsent sur les peuples et ralentissent leur marche vers le progrès. C'est pourquoi l'auteur fait une critique vigoureuse des formes de gouvernement qui ne sont plus en harmonie avec les tendances de l'époque, dénonce les concordats, proclame la liberté absolue de la pensée, le droit à l'existence et au travail, demande que tout être à sa naissance soit sauvegardé contre la misère, que l'Etat se substitue à la famille dans certains cas de successions immobilières, préconise le retour à la terre et une sorte de « Trust » étatiste, s'élève contre la guerre, le militarisme et les armées permanentes, propose la création de milices et l'universalisation de l'arbitrage international.

Th. Darel dit également son opinion sur la question épineuse des rapports du Capital et du Travail, sur le rôle de la femme dans la société, laquelle doit être et rester *épouse, mère et éducatrice*. Aucun joyau n'est comparable

affirme-t-il, à ceux « dont est formée cette triple couronne ». C'est aussi notre avis.

Tels sont, en résumé, l'objet et le sens de *Le Peuple Roi*, de ce livre clairement écrit, qu'un souffle puissant et généreux anime de la première à la dernière page.

J. Brieu.

## CARTES POSTALES

A-t-on jamais songé que, si la photographie n'avait pas été découverte, la carte postale illustrée, cette reine du jour, n'existerait probablement pas, ou tout au moins n'aurait jamais vu le succès inouï dont elle jouit à l'heure actuelle ?

Aussi a-t-on peine à concevoir que pas un éditeur n'ait songé jusqu'aujourd'hui à rendre hommage aux trois savants français auxquels nous devons cette admirable découverte.

Il appartenait à la *Photo-Revue* de combler cette lacune et elle n'y a pas manqué, car elle nous annonce l'apparition d'une série de *douze cartes* exclusivement consacrées à Niepce, Daguerre et Poitevin. Cette série, dédiée aux amateurs de photographie, ne sera pas mise dans le commerce. Il suffit, pour se la procurer *gratuitement*, de s'abonner à *Photo-Magazine*, ou plus simplement encore de remettre à M. Charles Mendel, 118, rue d'Assas, à Paris, l'entête de six numéros consécutifs de cette publication, achetés chez n'importe quel libraire ou marchand de journaux.



*Le Gérant :* Encausse.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.



JEAN DE PAULY

Ouvrage posthume complètement terminé

**Le Zohar**

*(Livre de la Splendeur)*

# BULLETIN DE SOUSCRIPTION

**à renvoyer après l'avoir rempli à M. EMILE LAFUMA, à VOIRON (Isère)**

*Je soussigné* ..................................................................

Nom, prénoms, titres

*demeurant à* ..................................................................

Adresse très exacte

*déclare souscrire à* .................... *exemplaires de la traduction* complète *du Zohar en français faite par Jean de Pauly et éditée par les soins de M. Lafuma, traduction qui paraîtra en six volumes in-8° qui me seront envoyés successivement (frais de port à ma charge).*

*L'éditeur s'engage à publier la totalité de l'ouvrage dans un laps de temps qui ne dépassera pas deux ans à dater de l'apparition du premier volume.*

*Le souscripteur s'engage d'autre part à souscrire à la totalité de l'ouvrage, c'est-à-dire aux six volumes, pour le prix de 120 francs, payable par fractions de 20 francs à réception de chaque volume envoyé contre remboursement.*

Signature :

**NOTA.** — Le tirage étant en nombre restreint, et l'éditeur voulant avantager les souscripteurs, le prix de l'ouvrage total sera porté, dès qu'il aura paru, à **150 Francs**.